

[volume 1]

La première fois



[volume 1]

La première fois

Si, malgré nos efforts, nous n'avions pas réussi à joindre tous les auteurs ou ayants droit des textes reproduits dans ce livre, nous prions ceux-ci d'accepter nos excuses et de se mettre en rapport avec l'éditeur.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faites sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (alinéa 1° de l'article 40). Cette reproduction ou représentation, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

Egalement disponibles chez XM-Auteurs

Concours de nouvelles, volume 1 – La première fois

Concours de nouvelles, volume 2 – Un jeune agriculteur...

Concours de nouvelles, volume 3 – Drôle de mail !

Ces recueils sont présentés et mis en page par Didier Hallépée (X74)

*Découvrez XM-auteurs sur son site **<http://www.xm-auteurs.fr>***

*Les œuvres publiées par xm-auteurs peuvent être trouvées sur
<http://www.ebooks-edition.com>*

[volume 1]

La première fois

PRÉSENTATION

XM-Auteurs

En 2010 naissait au sein des anciens élèves de l'école Polytechnique le groupe X-Auteurs.

Au cours de ses activités, le groupe prit contact avec le groupe Mines-Auteurs, groupe rassemblant les auteurs issus des écoles des Mines.

La fusion de ces deux groupes donna naissance début 2011 au groupe X-Mines Auteurs destiné à réunir les auteurs anciens élèves de l'Ecole Polytechnique et des écoles des Mines de Paris, Saint-Etienne et Nancy, ainsi que tous ceux qui souhaiteraient en faire partie et qui seraient cooptés par les membres

Les objectifs de cette association sont :

- Aider ses membres à passer de l'intention au manuscrit, grâce à des ateliers d'écriture,
- Passer du manuscrit à l'œuvre publiable, par les moyens classiques ou par la voie électronique, grâce au comité de lecture en place,
- Diffuser les œuvres et en assurer la promotion
- Inciter les membres à écrire dans un cadre ludique et concurrentiel au travers de concours de nouvelles,
- Rencontrer des professionnels du monde littéraire, (écrivains, éditeurs, distributeurs), par des conférences sur la littérature, l'édition, notamment électronique.

En favorisant les contacts et les échanges entre les anciens élèves de grandes écoles et des universités manifestant un intérêt particulier pour l'écriture et l'édition d'ouvrages littéraires ou documentaires,

XM-Auteurs recherche aussi les œuvres écrites par des anciens élèves de ces écoles et de ces universités.

Ces objectifs ne sont pas limitatifs.

Le concours

Une des premières activités du groupe X-Auteurs fut d'organiser un concours d'écriture.

Le premier concours organisé début 2010 réunit 25 contributions. Devant ce succès, une deuxième édition fut organisée fin 2010 sous le patronage d'Erik Orsenna. Les membres de Mines-Auteurs furent invités à participer.

Avec la création d'X-Mines Auteurs, le concours continue...

Sujet et règlement

Sujet : « **La première fois** ».

Nombre de signes maximum 5 000.

Lors de cette première édition de notre concours, le non respect des délais fixés ou du nombre de signes maximum (avec ou sans les espaces ?...) n'ont pas été pénalisés.

Les résultats

Les différentes contributions ont été notées dans un premier temps par les membres de l'association qui se sont proposés comme volontaires. Un jury constitué des volontaires disponibles se réunit pour voter le classement final.

- 1^{er} : Contribution n°16
La première fois - Jean Sousselier
- 2^{ème} : Contribution n°23
Magasin de porcelaine - Marie Corbin
- 3^{ème} : Contribution n°22
Première nage - Guillaume Le Borgne

Le texte du lauréat fut publié dans la Jaune & la Rouge de juin/juillet

Les textes des 3 lauréats furent publiés dans la version numérique de la Jaune & la Rouge

Et vous, qui auriez-vous choisi ?

Place à la lecture...

Didier Hallépée

Note : Certains participants ont souhaité que leur texte ne figure pas dans ce recueil. Qu'ils soient néanmoins remerciés du plaisir qu'ils nous ont procuré en participant à notre concours amical.

CONTRIBUTION N°2

La Jaune et la Blanche

Benoît de La Morinerie

Polytechnique ouvre beaucoup de portes. Pour celle du cœur, comment être sûr que l'âme sœur vous aime pour ce que vous êtes?

Quand sa femme a demandé le divorce, Daivy était en reconversion professionnelle en Normandie, sa famille restant à Paris. Les revenus du ménage avaient bien baissé. Son beau-père lui avoua : « Ma fille préfère l'argent aux sentiments. ».

La famille éclata. Eric, l'aîné, majeur, quitta sa mère. Edmée, qui préparait le bac et était mineure, demanda et obtint du juge d'aller résider chez le père. Le juge laissa Luc, neuf ans, à la garde de la mère. Daivy se retrouva avec une famille monoparentale et une un-week-end-sur-deux-et-la-moitié-des-vacances à trois cents kilomètres.

Daivy et ses enfants furent rejetés par la belle-famille. Ses enfants venaient à lui comme au radeau de la Méduse. Il trouva un travail pour Eric. Sa fille passa son bac chez des amis. Puis il loua un studio pour elle et Luc.

Comme lui plus de trente ans auparavant, sa fille alla en classes préparatoires. Daivy s'endetta lourdement. Des amis, fermiers dans l'Essonne, lui prêtèrent leur bétailière, une 4L, quand sa voiture cassa.

Edmée intégra une école des Mines. Les voilà chacun dans trois villes différentes, sur sept cents kilomètres. Sans parler du permis.

Son ex-femme nia tout de ses investissements dans le logement familial, l'obligeant à agir en justice. Un week-end, Luc lui

demanda de l'aide pour un exposé sur le roman «Le Colonel Chabert » de Balzac. Daivy lui expliqua qu'il était dans une situation analogue, avec sa mère comme Comtesse. Dans sa vie comme dans le roman, un notaire était là. Luc eu la meilleure note.

Les produits de première nécessité flambaient. Avec la crise, beaucoup plus de gens revenaient aux produits de base. C'était au cours d'une conversation sur le coût de la vie chez des amis qu'il remarqua Hélène. Belle, divorcée depuis quinze, elle restait libre. Trop autoritaire sans doute au goût de certains. Elle entreprit de le coacher et le relooker.

Leur couple se forma à distance. Infirmière à Avignon, Hélène venait régulièrement voir la famille de sa fille à Paris.

Comme Daivy mangeait souvent des nouilles, Hélène s'exclama un jour : « Tu aimes ça, toi ! » Il ne démentit pas : « Question d'habitude. Dans ma famille asiatique, on prenait du riz tous les jours. »

Hélène se scandalisa quand elle découvrit que Daivy vivait sans mutuelle : « Tu n'as qu'à dépenser moins pour les gosses et t'en payer une.» Elle lui adressa les prospectus qu'elle recevait.

Simplement pour pouvoir en parler à quelqu'un, Daivy lui faisait part de ses difficultés. Invariablement, elle l'accusait de victimiser, détournait la conversation, embrassait la méthode Coué ou exhortait : « il n'y a qu'à... faut qu'on... » Quand elle ne consolait pas d'un : « Mieux vaut ça qu'un cancer ! » péremptoire.

Un jour, Hélène lui reprocha de ne pas faire de projets avec elle. Il s'expliqua : « Avec une ex qui me guette, je vis au jour le jour. J'apprends un nouveau métier. Tu rêves de sorties, de voyages. Normal, on n'a pas le même niveau de vie. Tu n'as que ta carcasse à déplacer. Attends, dans quinze ans, j'aurai la même aisance financière que toi. Pour tes voyages, vois ça avec ta fille ou ton ami, le dentiste qui possède des logements à ne pas savoir qu'en faire. Qu'est-ce-que tu as à faire avec moi? »

« Tu oublies que je tiens absolument à toi, répliqua-t-elle. – Moi aussi, la rassura-t-il. Mais on peut se séparer par amour. Quand on

aime, on évite à l'autre de subir ses vicissitudes. Pars en voyage avec quelqu'un qui peut. J'ai juste besoin que tu m'aimes.»

Plus tard, Hélène revint à la charge. « Tu es polytechnicien. A plus de cinquante ans, tu n'as rien, ni logement propre, ni télé, ni ordinateur, ni machine à laver. Tu vis comme un étudiant. Il y a un truc ! , s'exclama-t-elle. – Il n'y a pas de truc, se défendit-il. Tu peux voir mon relevé bancaire. Simplement, je vis avec mes moyens. Une boîte qui a plus de charges que de chiffre d'affaires va à la faillite. Un particulier risque de devenir SDF. – Mais que fais-tu de ton salaire? s'enquit-elle. - Pour le tiers, expliqua-t-il, je rembourse mes emprunts ayant servi à payer avocats, notaires et huissiers. Sans ces charges qui correspondent à ce que j'appelle l'effort de guerre, je vivrais bien. J'espère simplement ne pas avoir de coups durs.»

Ce que Daivy redoutait survint pourtant. Son avocate lui annonça début octobre qu'elle partait à la retraite. Elle réclama donc ses honoraires. Et il fallait intéresser un autre avocat.

Cette fois-ci, la banque de Daivy refusa net de lui prêter plus. A la place, elle lui proposait un crédit revolving. Prudent, Daivy refusa l'offre.

Une solution fut trouvée auprès d'une autre banque. Daivy put passer Noël. Mais très vite, Daivy dut se rendre à l'évidence : il avait emprunté rien que pour pouvoir manger depuis qu'on était entré dans la nouvelle année chinoise. Il scruta ses comptes. La Clio accidentée était un achat indispensable depuis l'usure de la 4L. Le bouquet de la Saint-Valentin n'était pas une folie. Il avait pris une mutuelle pour des soins dentaires. Se résoudre à rendre le studio? Une image d'Edmée et de Luc devant un dessert au chocolat lui vint : « Papa, c'est à la fois une mère pour les plats et une grand-mère pour les desserts ! – C'est ça Polytechnique : la maîtrise de plusieurs techniques... »

A l'annonce qu'il rendrait le studio, Hélène triompha : « Je t'ai toujours conseillé de t'en séparer. J'ai les pieds sur terre, moi. »

« Le studio est le seul endroit où je peux recevoir mes enfants sans déranger personne, confia-t-il. Tu n'avais pas ces soucis. Ta fille unique restait chez son père, dans la même ville. Je vais demander à mes amis de l'Essonne de prendre Luc en mon absence – Tous les

divorcés s'en sortent, sauf toi, lança-t-elle. – Qu'en sais-tu ? demanda-t-il. Vois-tu ceux qui ont sombré ? Il y a des pères qui ne voient plus leurs enfants. Les divorcés que tu connais sont en France depuis des générations, ont un patrimoine ou des parents qui les aident. Je suis un migrant, seul. J'ai fait venir et pris en charge mes parents, assuré les études de mes frères et sœurs. Je me suis marié après eux, après le décès de mon père. On parle du trou de la Sécu. Le mien, il est là : mes parents, mes frères et sœurs, mes enfants qui ne veulent rien à voir avec la branche maternelle. – Et tes frères et sœurs, ils n'ont qu'à t'aider en retour, dit-t-elle. – Ils ont leurs problèmes, les excusa-t-il. Pour eux, un polytechnicien ne peut avoir de soucis. Et culturellement, il est difficile d'avoir à aider un frère aîné. Sans parler de leur conjoint. – Moi, je m'en suis sortie toute seule, trancha-t-elle. Aide-toi, le ciel t'aidera ! »

Sur ces entrefaites, Edmée l'appela : « Papa, peux-tu me donner le numéro de Crédit X-Mines, s'il-te-plait. – Oui, je consulte l'annuaire et te rappelle, dit-il-tendrement. »

En raccrochant, Daivy se rappela sa démarche de demande de financement des études de sa fille à l'étranger en troisième année. A cette occasion, il eut également une information sur la Caisse de secours.

Et si cette Caisse était la voie du ciel qu'il n'espérait plus ? Enfin, il allait peut-être trouver des pairs qui comprendraient. La famille polytechnicienne serait-elle sa vraie famille ? Ni jaune, ni blanche. Pour la première fois, il pensa à demander quelque chose pour lui.

CONTRIBUTION N°4

Ma première chasse à l'éléphant

Marcel Cassou

Nous partons d'Abidjan juste avant le lever du soleil. Nous roulons vite. Après Dabou, nous prenons la piste qui nous amènera, dans cent cinquante kilomètres, sur les rives du Bandama. Elle est d'abord rapide, puis elle se bombe tandis que la végétation l'enserme de plus en plus. Nous arrivons au petit village de Tamabo. Quelques maisons en dur, aux murs d'un blanc sale ; surtout des huttes, dont le torchis s'effrite. Notre guide Nambo est là et vient à notre rencontre. Il habite de l'autre côté du fleuve, dans la forêt. Nous nous asseyons sous un arbre, et la conversation s'engage :

- Les éléphants sont revenus ? demande André
- Oui, patron. Deux fois. Hier j'ai trouvé des traces fraîches.
- Combien sont-ils ?
- Un gros mâle, tout seul. Et puis deux autres, plus petits.
- Mâles ? Femelles ?
- Je ne sais pas. Faut voir.
- Demain tu viendras avec moi. On cherchera le gros. Trouve deux guides pour mes deux amis. Ils chasseront les autres.
- Y a Pathé et Konan qui sont d'accord. Mais il faut payer même prix que pour moi.
- Entendu.

Pathé et Konan ont l'air de deux bons bougres. Pieds nus, un simple pagne autour des reins, ils n'ont pas la même allure noble que Nambo, à qui ils obéissent sans murmurer.

Les deux barques sont prêtes. Nous chargeons tout notre attirail...et en avant. Le courant du Bandama n'est pas très fort et

nous le remontons aisément. Les barques, taillées dans des troncs d'arbres, roulent et me semblent toujours prêtes à chavirer.

Le campement de Nambo est une simple case, dans une petite clairière. Ni sa femme ni ses enfants ne parlent français. Nous sommes invités à partager leur repas : foutou et pangolin bouilli, le tout abondamment rehaussé de piment !

Sieste, baignade, préparation des armes occupent notre après-midi, seulement troublée par les cris énervants des perroquets qui nous survolent. La nuit arrive vite...

Et c'est le départ, au petit matin.

Vingt mètres à parcourir, et la forêt nous accueille, profonde et mystérieuse. Il fait si sombre que, de la journée, je ne pourrai pas prendre une seule photo.

André et Nambo suivent le fleuve vers le Nord. Daniel et moi, avec Pathé et Konan, nous nous enfonçons plein Ouest. Les arbres, immenses et feuillus, nous cachent le ciel et nous empêchent de voir le soleil. Impossible donc de faire une estimation.

Nos guides, armés chacun d'une grande machette, progressent à toute vitesse sur des sentiers à peine tracés, tranchant d'un coup sec les lianes qui les gênent. Je remarque aussi que de temps en temps ils entaillent certains arbres : manière de baliser notre chemin ?

Je croyais trouver un sol suintant d'humidité. Il est au contraire relativement sec, couvert d'un épais matelas de feuilles mortes qui rend la marche aisée. L'atmosphère est très lourde. Mes vêtements sont trempés de sueur. Konan ouvre la marche et je le suis de près. Le voilà soudain qui saute brusquement de côté. De sa machette il me montre le pied d'un arbuste. J'y distingue un serpent d'une trentaine de centimètres, au corps bleu assez foncé. « Très mauvais », me chuchote Konan. Un mamba cracheur ?

Nous débouchons sur un chemin un peu plus large que nous empruntons sur quelques centaines de mètres et sommes prêts à le quitter quand, dans notre dos, un tintamarre effrayant se déclenche.

Je n'ai qu'une pensée : « Les éléphants nous chargent ». Je me retrouve, un genou au sol, en position de tir, ma 375 bien calée au creux de mon épaule. Fausse alerte, ce n'est qu'une bande de singes qui s'enfuit à toute vitesse. Un coup d'œil à Daniel : il est aussi pâle que moi. Nos guides sourient, mais crispés.

Nous marchons depuis quatre heures. La forêt me semble encore plus dense et nous voyons tout juste à dix mètres.

Pathé, qui a relayé Konan en tête, s'arrête, le doigt sur la bouche. A sa mimique je comprends que deux éléphants sont là et se dirigent vers nous. Nos guides, sans bruit, s'éloignent d'une dizaine de mètres et s'abritent derrière un arbre. Daniel et moi nous postons chacun derrière un arbuste. Quand je me retourne, je vois Konan, couché sur le sol ; ses yeux blancs me semblent énormes et il me fait comprendre par geste que je dois viser la tête. Avec Daniel nous nous sommes mis d'accord : pas question de tirer sur une femelle ou un petit ; si nous tirons sur un mâle, Daniel tente le coup mortel, légèrement en dessous de l'oreille et moi, un coup d'arrêt, à la patte ou à la colonne vertébrale. Que d'intentions, pour deux chasseurs qui n'ont jamais chassé d'éléphants et qui, pris au jeu, se retrouvent là, à genoux derrière quelques branches fragiles, face à deux pachydermes qui, d'un moment à l'autre, vont sortir des fourrés à moins de dix mètres d'eux !

Je les entends. Nous sommes immobiles, n'osant même pas chasser les mouches qui s'agglutinent sur notre peau. Maintenant, je distingue nettement des pas sourds et pesants, qui se dirigent vers nous. Les éléphants mangent tranquillement du feuillage. Juste devant nous : un ruisseau d'un mètre de large, à sec. Quelques mètres plus loin : un mur de verdure nous cache les deux bêtes. Sont-elles grosses ? petites ? sont-ce deux mâles ? une femelle et son petit ? J'attends, sans bouger. Curieusement je me sens calme. Je suis sûr que je ne tirerai qu'au bon moment. Chez nos pisteurs je devine déjà la joie du futur festin. Mais aussi une terreur profonde se lit dans leurs yeux. Il est vrai que si un de ces animaux charge, ils n'auront que leur machette pour se défendre.

Ils sont là, à moins de vingt mètres. Nous ont-ils sentis ? Ils s'arrêtent...avancent...s'arrêtent...et s'éloignent doucement. Maintenant, même, je les sens, bien que je ne les voie toujours pas.

Konan et Pathé nous font signe et, à toute vitesse, nous décrivons un large demi-cercle qui nous amène environ cinq cents mètres plus loin. Même position et même attente...De nouveau, ils marchent droit sur nous sans se presser. Le bruit se précise à tel point que j'épaule.

Boum, boum...la forêt a retenti d'un fracas épouvantable. Nous n'avons pas tiré mais un orage a éclaté juste au-dessus de nos têtes. Une pluie violente l'accompagne. Rapidement nous sommes trempés jusqu'aux os. La chasse s'arrête d'elle-même et j'en suis bien heureux. Nous prenons le chemin du retour. Le sous-bois, qui me paraissait si sec, est en fait gorgé d'eau et, en quelques instants, nous pataugeons jusqu'à la cheville. Un ruisseau, franchi sans mal ce matin, est devenu un torrent que nous traversons avec peine, de l'eau jusqu'à mi-cuisse. Nos guides nous font marcher à un train d'enfer. Comment arrivent-ils à s'y reconnaître ?

Il est 15 heures quand nous arrivons au campement. André et Nambo nous y attendent, trempés et bredouilles. Je suis couvert de boue des pieds à la tête. Un plongeon dans le Bandama et me voilà à peu près propre.

- _ La prochaine fois, tu gagneras la chance, me dit Konan.
- _ Et tout ton village aura à manger.
- _ Ça, patron, tu dis bien.

Nous laissons Nambo, bien rétribué, à son campement. Il n'y a qu'une pirogue pour retraverser le Bandama, devenu violent. Nous sommes 5, avec tout notre attirail. La nuit est tombée. Nous entendons les hippopotames. Pour augmenter la stabilité de la pirogue, je me dévoue et m'installe au fond, les fesses dans l'eau. En douceur, Pathé et Konan nous mènent à bon port.

Sur la piste, devenue glissante, je revis cette journée : neuf heures de marche, une de guet, le serpent, les singes, le pangolin bouilli, le bruit des éléphants, l'orage...tout cela dans un décor inoubliable...O Afrique, quand tu nous tiens...

CONTRIBUTION N°5

La voie tibétaine

Marc Muller

Je me rappelle cette **première fois**... Le soir tombait sur la vieille demeure de craie, quelque part dans la brume automnale des Corbières. Somnolant dans un fauteuil en cuir, je réchauffais à l'âtre sombre mes pieds trempés par une longue promenade dans les ravins schisteux. L'endroit servait d'ermitage au père d'un ami d'enfance, ancien égyptologue adepte d'une loge théosophique, dans la bibliothèque duquel se côtoyaient les œuvres de Castaneda et de Madame Blavatsky, le Livre des morts et la Bhagavad-Gîtâ, Popol Vuh et le Mystère de la grande pyramide. Ce soir-là, j'en avais sorti au hasard un petit livre de poche sobrement intitulé « Pratique de la voie tibétaine ». L'auteur, un certain Chögyam Trungpa, était présenté sur la quatrième de couverture comme la réincarnation d'un Grand Maître Tibétain, diplômé de psychologie comparée à Oxford et fondateur de communautés en Ecosse et dans le Colorado.

Je m'honorais à l'époque d'une connaissance théorique rétrospectivement très superficielle, au mieux poétique, du bouddhisme, dont les contours se confondaient avec le souvenir des cultes populaires d'Indochine, plus proches de l'animisme et de la superstition, et le kitch New-Age de la méditation transcendante, du tantrisme et de l'ouverture des Chakras. J'ouvrais donc le livre négligemment, persuadé de me retrouver en terrain connu. Il n'en fut rien. Dès les premières pages, je fus littéralement transpercé par une série de phrases courtes, précises, immédiatement compréhensibles, qui décrivaient avec une précision chirurgicale l'état mental dans lequel je me trouvais. Je n'avais pas dans les mains le charabia philosophico-ésotérique mal traduit d'un Vénérable Tibétain, mais une analyse psychologique implacable, exprimée à l'aide des concepts de l'Occident ; c'était le Maître qui auscultait mon esprit,

Je refermai le livre comme s'il m'avait brûlé. Tout en moi était mis à nu, exposé sans pudeur devant un tribunal venu du fonds des âges : mon hypocondrie cyclothymique, mon auto-complaisance morbide, cette souffrance psychosomatique dont je tirais un sentiment malsain de supériorité. Je pensais alors être quelqu'un de tellement spécial, je me prenais tellement au sérieux, et voilà que je réalisais que le mal dont je souffrais était parfaitement insignifiant, d'une parfaite et décevante banalité... Je me retrouvais à nouveau sous le regard impitoyable et compatissant du Bouddha, et je comprenais enfin ce qu'il voulait me dire, à moi, et à tous les autres : « laisse tomber, va... ».

Et soudain je n'étais plus enfermé dans cette prison mentale : j'étais dehors, libre, au grand air, je me contemplais comme si je voyais par les yeux du Bouddha ; et ce que je voyais était à la fois si drôle et si pathétique, ce petit singe névrosé qui se prétendait moi et qui tentait désespérément, avec un tel sérieux dans ses dérisoires efforts, de repousser les murs que son propre psychisme ne cessait de solidifier, que je ne pus retenir un immense éclat de rire, un éclat de rire venu du plus profond du ventre, comme si je reprenais enfin mon souffle après une interminable apnée... Je luttais avec tant de force pour garder le contrôle, ne pas céder à la panique, alors qu'en me débattant je ne faisais que renforcer cet ego enflant comme une tumeur, toujours cherchant à se rassurer, à se solidifier, construisant autant de lignes de défenses contre la pensée angoissante du vide, mandala paranoïaque me coupant de plus en plus du monde, m'enfermant de plus en plus profondément en moi-même comme le singe dans sa prison mentale...

Il suffisait de lâcher prise... La révélation me frappa douloureusement, parce qu'elle rendait tellement absurde ces années perdues de conflit mental avec moi-même. Il suffisait de ne plus s'accrocher à la rive, de ne plus essayer de résister au courant, de se laisser emporter vers le large... Il suffisait d'abandonner la lutte, ses espoirs et ses peurs... Il suffisait de renoncer...

Combien d'années de ma vie avais-je ainsi gâchées à vouloir lutter contre le néant, me disais-je, et les larmes me vinrent aux yeux tandis qu'une onde de tristesse montait en moi, une immense et douce tristesse qui se mua peu à peu en une pulsation de chaleur semblable à la montée du plaisir, un bien-être surnaturel qui inondait

mon corps et mon esprit, je sentis une seconde que j'avais touché à quelque chose de pur et de lumineux, et brutalement tout se déchira, j'étais de nouveau là, assis dans ce vieux fauteuil en cuir devant la cheminée, junkie en descente d'un bad trip dans la semi-pénombre des braises mourantes. J'étouffais un hurlement de déception : j'avais cru effleurer l'illumination, toucher le nirvana, mais cet éphémère instant de grâce n'était qu'une illusion, une vulgaire hallucination, une création de plus de mon ego malade. J'étais, toujours, enfermé en moi.

Le désespoir me prit, d'autant plus atroce que je m'étais cru prêt du but... Et pourtant, réalisais-je avec humiliation, cela aussi était écrit, cet instant où le singe croit atteindre la félicité alors qu'il est au paroxysme de sa névrose, et la déception immense qui le replonge alors dans la prostration animale lorsque le voile de son illusion se déchire... Tout ce que je venais d'expérimenter ce soir là n'était que le mécanisme parfaitement banal et sans issue de ma confusion...

Mais ce mécanisme, découvrais-je dans un flash de lucidité, je pouvais désormais le contempler avec recul : j'étais désormais capable de voir mon ego tel qu'il était, avec compassion et ironie, libéré de toute auto-complaisance. Ainsi, il y avait une ouverture, aussi infime soit-elle, au travers de ce regard libéré ; il y avait un chemin, un sentier qui commençait. Il me fallait entrer dans la déception, car chaque déception est une illusion qui se dissipe entre soi et le monde...



PRAJNA – La Perception Aigüe

Dehors la pluie balayait les vignes ensanglantées. Je me sentais empli d'une énergie nouvelle, d'une bonne santé fondamentale ; la vie me paraissait finalement une expérience digne d'être vécue.

Pour la première fois, pensais-je alors, j'avais réalisé le regard de Prajna...

CONTRIBUTION N°6

Le bain maure

Ralite

Juin 1959

N
a
e
j

est sous-lieutenant du génie dans le sud-oranais.

B
i
b
u
o
t

est un honorable appelé,
toubib militaire du secteur

Le bain maure est indisponible,
Il est le repère des français.
Et chacun sait à Géryville
que jamais on ne sort de là.

Naeje, lui, traçait ses routes,
s'évertuant besogneusement...
Et il veillait avec scrupule,
à promettre la Cour Martiale
à ceux dont la Jeep, au village,
risquait d'envoler un gamin.

Mais Bibout guettait dans l'ombre,
Ces lieutenants imberbes, tendres,

croisés à la table du mess
après sa mission sanitaire,
de gouverneur des lourds matins
qu'il supervise au B.M.C.¹,
pour le moral du Contingent.

Comment apprendraient-ils la vie,
ces officiers de pacotille,
S'il ne s'en mêlait pas, lui, pâtre
des corps et des cœurs par la grâce
d'un double rang de galon rouge.

Venez voir, il faut se distraire,
avec ce qu'on a sous la main,
Le bain maure est le cœur battant
d'un patrimoine inestimable,
L'âme d'un peuple qui sait vivre.

Je peux vous en dire un rayon
Moi qui suis, au lever du jour,
astiqué, frotté, bichonné,
sous la douche, à la claire aurore,
par une fatma fort docile,
choisie pour ses précieux talents.

Et voici notre troupe en marche
pour la visite-conférence !

La lourde porte vermoulue
laisse échapper une âcre odeur,
et derrière les volets clos,
au delà de la sentinelle,
le regard découvre la cause
des bruits sourds, des halètements.

Le suave décor Mudejhar,
maculé de rouge et de boue,
tente un contrepoint dérisoire

¹ *Bordel Militaire de Campagne*

à l'horrible douleur des corps,
aux cris des âmes dévastées,
aux ordres secs de l'adjutant.

Un haut vaisseau de pierre accueille
un putride et glauque mélange.
Un poing d'airain tient une nuque
sous le niveau de ce cloaque,
où les soubresauts ont cessé.

Au centre d'un bassin fleuri
d'improbables azulejos,
une chaise, sur une estrade
Souillée de sang et d'excréments.
Un corps est là, assujetti,
aux pieds, aux mains, aux hanches, au cou.

La pince de fer à la langue,
l'autre pince sur les parties,
orchestrent et commandent la danse
de ce piteux lambeau de vie.

Celui qui tourne a l'habitude,
Il sait rythmer la manivelle;
Le sous-officier, souriant,
conduit son monde avec talent.

C'est là que se noua le destin de Naej :

sans doute accaparé par la nausée montante,
Il se cabra, sortit, regagna sa " section ",
Où voisinaient les frères de ces corps pantelants,
avec les petits gars de Pantin et de Lyon.

Il se mêla à eux, y retrouva... des hommes,
Il y puisa la force d'aller jusqu' au soir,
puis de conduire sa tâche, et de mener ces hommes,
Sur les pistes à percer, pour recoudre les douars
Ceci jusqu'à "la quille", le départ vers la France,

Mais, avec un grand vide, à la place de l'âme,
Une espèce de creux, qui lui tenait lieu d'être,
et faisait de Naeje, pour cordial qu'il restât,
un automate, aux gestes sûrs, mais au cœur mort.

Puis, elle s'installa. Elle combla le vide,
l'évidente Question, escortée du remords;
Car cette question là taraudera Naeje,
depuis ce jour néfaste, et jusques à sa mort :
"comment n'ai-je pas eu, devant ce cher Bibuot,
Le réflexe évident de poser mon pétard,
Et de me mettre à poil.
de me faire attacher sur la chaise électrique,
de prier mon mentor de fixer les contacts,
et de lui suggérer de manier la Gégène.... "

Après, on peut rêver, et il n'est pas exclu,
Que notre cher Bibuot vint s'asseoir lui aussi.
Est-ce que les bourreaux ont, logé quelque part,
un petit... sens à eux de l'honneur, de la honte ?

Peu importe après tout.
Mais c'est bien ce moteur,
cette chute en avant,
ce grand vide à combler,
qui resta pour Naej le seul vrai carburant.

*Et voilà, cette boule est couchée sur papier,
elle reste gonflée ... mais c'est à l'hydrogène.....*

Il fallait la trouver, la rime de "Gégène" !..

31 Janvier 2005

CONTRIBUTION N°7

Nayana

Loireau

Déjà vingt minutes que nous traversons une grande favela complètement déserte dans les quartiers Nord de Rio, ceux qui ne figurent jamais sur les plans touristiques de la ville. Il n'est que minuit mais tout le monde semble dormir depuis longtemps. L'endroit est sinistre et je ne vois pas un seul bar, pas un seul commerce qui viendrait égayer un peu cette immense cité dortoir où s'entassent tous les recalés de la classe moyenne. De temps en temps, il y a un petit réverbère blanc et blafard ou un autre orange et grinçant qui illuminent ses environs immédiats, juste assez pour découvrir un univers encore plus noir que s'il n'était pas éclairé du tout : des maisonnettes construites à la hâte, toutes à la fois identiques et uniques dans leur simplicité faite main, des milliers d'habitations plus ou moins alignées dont l'aspect extérieur extrêmement fruste respire toujours la misère ; des ruelles souvent en terre, où apparaissent de loin en loin, debout au détour d'une rue, des silhouettes humaines suspectes, des fantômes immobiles entre pénombre et lumière : maquereau, junky, prostituée, dealer, soûlard ou couche-tard névrosé ?

Nous sommes entassés avec une quinzaine d'autres personnes dans un de ces mini-vans Volkswagen qui n'ont plus d'âge, assez robustes et dégingués pour affronter les ruelles étroites et pleines de trous des quartiers pauvres de Rio. De temps en temps, le minibus s'arrête pour déposer un habitant du quartier qui s'engouffre aussitôt dans les entrailles obscures de la souricière qui s'étend partout autour de nous. Une fois le mini-van s'arrête au niveau d'un réverbère, et sous le réverbère, il y a un vendeur. Il semble seul à des kilomètres à la ronde, et pendant quelques secondes, je le plains sincèrement comme je plains tous les être humains qui sont réduits à vivre dans ces taudis. Mais cette fois la scène est trop surréaliste

pour être vraiment triste. Devant lui, à peine éclairés par la lumière diffuse du lampadaire, il y a disposés par terre les trois articles qu'il aimerait sûrement bien vendre un jour : une paire de tongs usagées, une chemise rétro pliée sans être repassée, et un vieux livre en français : « Les OVNI en Union Soviétique ».

Nayana la veille au soir m'avait promis qu'elle m'emmènerait le lendemain dans une soirée très spéciale. Une soirée comme je n'en ai jamais vu d'équivalent, m'avait-elle annoncé. Elle me dit de patienter encore un peu, je me laisse guider. Et puis soudainement le miracle arrive. De la vie, enfin. Des centaines de personnes agglutinées au croisement de trois rues. Nous sommes arrivés au cœur vibrant de la favela. Une espèce de brasier ardent qui émettrait 110 décibels de ramdam en continu. Quatre bars qui s'ouvrent sur la place en crachant le maximum de watts pour rivaliser avec le voisin, une dizaine de voitures aux coffres ouverts remplis à ras bord de caissons de basse qui vibrent à en faire trembler les maisons, des buveurs de bière partout qui gueulent et se donnent des grandes tapes sur le dos en rigolant, des motards sans casque évidemment qui essaient de se faufiler dans la cohue avec un pouce scotché sur le klaxon et l'autre main écartant violemment les hommes ou touchant plus délicatement les femmes.

Nous descendons de notre mini-bus, il n'ira plus bien loin de toute façon. Nous nous glissons non sans quelque appréhension dans cette masse humaine compacte et chaude, et nous nous approchons d'un bar pour aller y boire une bière. Mais tout à coup, il y a un grand mouvement de foule. Tout le monde se bouscule. Nous suivons accrochés l'un à l'autre les mouvements de masse qui nous emportent comme deux fétus de paille dans la houle. L'origine de cette vague humaine apparaît non loin. Un énorme 4x4 argent métallisé se faufile dans la foule. Tout le monde le laisse passer sans trop broncher. Serait-ce le parrain du quartier ? Il passe près de moi mais je ne distingue rien à l'intérieur, les vitres fermées sont fumées, et probablement blindées aussi.

Nous continuons à nous frayer un chemin dans cette cour des miracles, j'ai les yeux écarquillés comme au cirque, mais mon attitude générale est celle d'un mec blasé pour ne pas trop attirer l'attention. Nous arrivons enfin à un des bars où nous achetons deux bières glacées. A l'arrière plan du boucan infernal dans lequel nous sommes

plongés depuis que nous sommes descendus du mini-bus, je commence à percevoir maintenant des motifs sonores répétitifs et extrêmement graves. Une musique qui semble beaucoup plus puissante que toutes les autres, mais qui viendrait d'un endroit plus éloigné. Je demande à Nayana si c'est là qu'elle m'emmène, en guise de réponse elle trinque à la nôtre en souriant. Nous sirotons nos bières dans l'ambiance chaude et moite de Rio. Dans les petites échoppes de la favela, la canette de bière coûte un real (35 centimes d'euros), soit moins cher que dans le supermarché en bas de chez moi. Même les plus fauchés peuvent se permettre de noyer leurs soucis dans l'alcool une ou deux fois par semaine.

Il est une heure du matin. C'est l'heure d'y aller. Nayana m'emmène au pied d'un grand bâtiment tout près que je n'avais pas remarqué. Pourtant c'est la seule construction dans les environs qui fait plus de 5 ou 6 mètres de haut. A l'entrée, il y a trois gorilles et un grand panneau bien en vue : « Il est interdit d'entrer avec votre arme ». Un des trois gorilles me fouille minutieusement en grimaçant, puis me laisse entrer à contrecœur.

Nous entrons. J'ouvre grand les yeux et les oreilles. Pour sentir l'ambiance qu'il y a dans une soirée, il ne faut jamais plus de quelques secondes. Et ce soir-là, je comprends immédiatement que Nayana avait raison quand elle m'avait dit que je n'avais rien vu de semblable à ce que j'avais alors sous les yeux.

« Bienvenu dans le meilleur bal funk de Rio ! » me lance-t-elle.

C'est mon premier bal funk, je suis un peu sonné. Dehors, il faisait 30°C, c'était un boxon terrible, c'était le purgatoire. Je suis maintenant dans l'antrè même du diable, une fournaise à 45 °C où les 130 décibels de la musique et des cris me font trembler l'estomac, me vrillent les tympans. Le « bal » se déroule dans une espèce de grand hangar. Environ mille mètres carrés au sol, une dizaine de mètres de haut. Pour chaque mètre carré au sol, il y a trois ou quatre personnes qui se trémoussent frénétiquement.

Les femmes sont en mini-jupe ou en short moulant et brassière. Le funk carioca se danse le haut du corps courbé vers l'avant, les mains posées sur les genoux pliés, pour faire bien ressortir les fesses qui se désolidarisent du reste du corps et font des grands ronds dans

l'air vicié du hangar, frôlent le sol et viennent taper dans l'œil des garçons. Dans n'importe quel endroit autre qu'un bal funk à Rio, on ne dirait pas que cette danse est extrêmement vulgaire, on dirait qu'elle est complètement porno. Mais voilà, nous sommes à Rio, et le funk carioca est un pilier presque incontournable de la culture locale. Rejeté par les gens de bonne famille évidemment.

Les hommes dansent avec beaucoup moins de conviction. Ils matent les nanas surtout, en buvant leurs bières à un real. De temps en temps ils viennent se coller derrière une fille, faire triompher leur virilité de manière très suggestive vue la position de la gante féminine. Tous ceux qui font plus de cinq heures de muscu par semaine sont torses nus. C'est-à-dire que presque tous les mecs sont torses nus. Je me sens petit, maigre et tout blanc.

Pour vous donner une petite idée de ce à quoi ressemble le funk carioca, prenez un morceau de reggaeton, un autre de dancehall, un troisième de ragga, et vous ne les mélangez pas, non, vous les superposez les uns sur les autres. Dans le funk carioca, il y a une basse tous les dixièmes de secondes qui vous écorche les oreilles et vous perfore l'estomac. Ou qui vous fait sauter comme un fou. Par-dessus les basses, le chanteur ne parle pas comme dans le rap, ne chante pas comme dans la musique, il gueule des insanités. Mais de temps en temps, il y a des petites phrases musicales construites avec des trains de basses ultra syncopés qui me semblent des éclairs de génie perdus dans un océan de bruit immonde, et je comprends pourquoi certains chanteurs américains de hip-hop parmi les plus connus viennent chercher l'inspiration dans les bals funk de Rio.

Mon nez n'est pas en reste. Dès l'entrée du hangar, il est saisi comme du piment rouge dans la bouche par un mélange extrêmement fort de sueur, de bière, d'urine, et de dégueulis qui sont répandus en une couche collante et presque uniforme sur le sol. Un cocktail nauséabond qui me prend à la gorge dès l'entrée et qui hantera mon univers olfactif pendant plusieurs mois.

Nous sommes encore assez près de l'entrée du hangar, j'ai le choix : je vomis et je sors en courant ; ou j'entre dans la transe.

Nayana me tire de mon air songeur par le bras et nous nous enfonçons dans la masse gluante. Au bout de cinq minutes d'un coude à coude acharné, nous avons fait trente mètres et nous sommes à peu près au milieu du hangar, au centre de la mare de corps en ébullition. Je me dis que je ne vais pas tenir plus de quelques minutes. Mais Nayana commence à danser, et le miracle se produit. Les gens s'écartent autour de nous et je respire un peu. Pour bien profiter du spectacle il faut s'éloigner de cinquante centimètres au moins. C'est ce qu'ont fait trois grands blacks qui dévisagent Nayana de haut en bas et m'ignorent royalement.

S'il n'y avait pas eu ce grand panneau et les trois gorilles fouillant les gens à l'entrée, je crois que je me serais enfui illico sans demander mon reste. Mais je me dis que dans ces conditions, au pire, je vais me prendre un ou deux coups et je m'en tirerai avec les honneurs de David perdant contre trois Goliaths. J'avance donc vers Nayana et je commence à danser avec elle, en face d'elle, je précise. Ouf, les mecs ne bronchent pas, ils matent toujours Nayana, mais d'un peu plus loin, ils semblent s'incliner. Ils m'ont l'air de grands mous maintenant. Un peu plus tard, des feux d'artifice explosent soudainement dans la salle. Une fontaine de feu sur la foule, puis des fusées jaunes qui avancent horizontalement à très grande vitesse juste au-dessus de nos têtes pendant plusieurs minutes. Comme j'ai été assez inconscient pour amener mon appareil-photos jusqu'ici, je me dis autant l'être jusqu'au bout, je vais essayer d'en prendre quelques-unes. Je monte l'escalier qui va aux toilettes et je prends quelques photos mauvaises certes, mais assez uniques j'imagine.

Je retourne ensuite auprès de Nayana et ses trois anges gardiens qui insistent encore mais qui me laissent reprendre ma place. Nos corps qui ne font plus qu'un s'entortillent autour des courbes complexes de la musique. Plus tard dans la nuit Nayana me dit avec son sourire prétendument ingénu que, de temps en temps, des femmes tombent enceinte dans les bals funk.

A 6 heures du matin, je ne comprends pas ce qui se passe, le hangar se vide brusquement, comme un vol de 3000 étourneaux qui s'envolent tous en même temps d'un arbre dans la plaine. Nous suivons le fleuve de corps brûlants, le courant est fort et nous entraîne à l'extérieur en quelques minutes. Dehors la densité de personnes est toujours aussi grande, mais je respire enfin l'air de Rio

qui me paraît maintenant frais et sec. Les bars crachent tous du funk carioca plus fort les uns que les autres pour essayer d'attirer à eux le maximum de moutons noirs parmi l'immense troupeau qui s'échappe du hangar. La plupart des gens continuent à danser sous les étoiles. C'est probablement pour cette raison que personne n'a traîné la patte en sortant, tout le monde sait que la fête continue dehors.

Nayana et moi marchons un peu et prenons un minibus pour rentrer. Le minibus dans lequel nous entrons est coincé dans la foule, il n'avance pas d'un pouce en cinq minutes. Alors que je commence à piquer du nez, la pression monte tout à coup dans le minibus. Une fille vient d'apparaître à côté du minibus et commence à traiter de tous les noms le mec assis à côté de moi. Pauvre type, fumeur de marijuana, bandit, cocaïnomane, bon à rien, au début il encaisse sans broncher. Je vois des grosses gouttes de sueur perler le long de son cou, ses tendons se contracter sous la peau. Sa température interne monte de manière aussi certaine que l'eau sur le gaz et soudainement il explose en un grand cri qui veut dire quelque chose comme bâtarde, traînée, et laideron à la fois. La fille ne se laisse pas intimider au contraire, elle continue à l'insulter, elle fait feu de tout bois et je commence à avoir peur que le mec sorte le revolver qu'il porte à la ceinture. Heureusement le minibus nous sauve en démarrant enfin et en séparant ainsi les deux ex-amants avant qu'ils ne commencent à s'entretuer parmi nous.

Le jeune homme à côté de moi est toujours une boule de nerfs. Hystérique il hurle sans arrêt : « Il faut que je la batte cette p..., il faut que je la batte cette p... !! » Ses amis le consolent en lui disant qu'ils vont l'emmener à une baston où il pourra se défouler un peu. Un quart d'heure après il s'est un peu calmé, ils ont décidé d'aller terminer la nuit à Rocinha, la plus grande favela de Rio où il y a toujours des bonnes bagarres après le bal funk.

Un peu plus tard, dans un autre bus plus grand, plus tranquille, je ressors de ma poche mon appareil-photos. Je prends quelques photos de Nayana aussi floues que mes sens émoussés, ma conscience éthérée. Avec son bouquet de roses dans les mains elle semble aussi belle et fraîche que l'aube qui se lève.

CONTRIBUTION N°8

Mon premier article

Le sexe des anges

Chabanas

« Que diriez-vous de la sexualité des feuilles de tabac ? C'est un sujet curieux, peu connu en France. Tenez, voici des coupures de presse en diverses langues, vous devriez en tirer un bon papier. Si vous éprouvez quelque difficulté, allez-voir de ma part le professeur D. Voici son adresse. » En ce jour de printemps des années soixante, le redoutable chef de la rubrique scientifique d'un grand quotidien national paraissant l'après-midi ne me laisse guère le choix. Mais, je viens de mener plusieurs semaines de siège assidu avant de parvenir jusqu'à lui, je ne vais pas faire la fine bouche. Il me donne une chance pour un premier article.

Un professeur peut en cacher un autre

Bardé de dictionnaires, je traduis laborieusement les coupures étrangères et n'y comprends goutte. Il faut jouer mon joker. Je prends rendez-vous, à l'Institut national de la recherche agronomique, proche du Château de Versailles, avec le célèbre professeur D. Je me présente comme journaliste attaché au grand quotidien national, sésame sans équivalent.

Le professeur D. est un homme charmant. « Vous avez de la chance, mon jeune ami, me dit-il, vous avez devant vous le spécialiste mondial de la sexualité des feuilles de tabac. C'est tout simple, je vous explique.» Je prends fébrilement des notes et conviens d'un nouveau rendez-vous sous huitaine. Cette semaine est nécessaire, car le fameux accouplement tabagique recèle encore pour moi bien des mystères. Mais enfin, je parviens à rédiger un texte qui me paraît tenir la route et je retourne à mon rendez-vous.

Le professeur D. ayant du s'absenter, je suis reçu par le professeur F. Il commence sa lecture. Un sourire en coin de mauvais augure se glisse sur son visage. « C'est D. qui vous a raconté ça ? C'est un âne. Il n'a jamais compris quoi que ce soit. Mais, mon jeune ami, vous avez de la chance. Le spécialiste mondial de la sexualité des feuilles de tabac, c'est moi. C'est tout simple, je vous explique. » Je reprends fébrilement des notes.

Une leçon de jargon

Ce n'est toujours pas si simple que ça, mais j'ai la chance de retrouver au grenier un vieux livre de sciences naturelles, comme on disait autrefois. Il m'éclaire beaucoup et, en panachant avec les assertions contradictoires de mes deux savants, je parviens à un projet d'article qui, tout bien pesé, me semble assez joliment ficelé. Je m'en vais, plein d'espoir, le soumettre au redoutable chef de rubrique.

Un sourire en coin de mauvais augure se glisse sur son visage. « Mon pauvre ami. C'est trop long. Votre titre ne veut rien dire. L'angle est mauvais. Vous n'avez pas rédigé de chapeau. Je ne vois pas d'intertitre, pas d'encadré, pas de ... »

Bref, il m'assène une leçon magistrale de journalisme scientifique pour grand quotidien national paraissant l'après-midi et me rend dédaigneusement mes feuillets.

Je repars fou de rage, froisse mon projet et saisis fiévreusement une page blanche. On va bien voir. Le manitou du sexe du tabac, désormais, c'est moi.

Les mots pour le dire

Quelques heures plus tard, mon épouse un peu inquiète vient gentiment s'enquérir de mon état. « Tiens, lis ça, lui dis-je. » Elle lit attentivement, plusieurs fois. « Je ne vois pas très bien ce que tu veux dire », finit elle par conclure.

Alors là, posément, en choisissant mes mots, j'explique à ma femme tout ce qu'elle a toujours voulu savoir sur la sexualité des feuilles de tabac, sans jamais oser le demander. Elle opine.

L'illumination me frappe d'un coup. Ne me suffit-il pas de reproduire noir sur blanc ce que je viens d'explicitier à mon épouse ? Avec chapeau, encadré, titre en or et tutti quanti ?

Au petit matin, je tends sans un mot ma nouvelle mouture au chef de rubrique.

Quelques semaines plus tard, j'ai la joie de voir paraître mon article. Qu'il me paraît beau, avec mon nom en bas. Je remonte illico de plusieurs crans dans l'estime de ma belle-mère, encore qu'elle juge le sujet un peu scabreux. Je reçois force compliment de mes amis et connaissances, qui n'ont évidemment rien lu. Moi-même, il me faut quelque temps pour me rendre compte qu'un habile secrétaire de rédaction a amputé mon texte d'un bon tiers. L'indignation passée, je dois convenir que l'article raccourci est bien meilleur que l'original.

Mais au fait, comment font-elles, les feuilles de tabac ?

Elles n'ont pas de sexe.

CONTRIBUTION N°9

Mon premier saut en parachute

Philippe Vincent

Depuis ma plus tendre enfance, j'ai toujours éprouvé l'envie de voler comme un oiseau. Aujourd'hui encore, je garde le souvenir diffus d'un rêve récurrent où, par le pouvoir de ma volonté, je m'élevais dans les airs, affranchi des pesanteurs du monde, et cette joie intérieure, qui a bercé mes nuits d'enfant, m'a poursuivi de ses effluves subtiles tout au long de ma vie.

A l'adolescence, j'aurais pu apprendre à piloter un avion, mais je ne me voyais pas m'enfermer dans une de ces carcasses volantes qui ne sont qu'une prolongation du monde d'en bas. Non, je voulais être libre de me mouvoir dans cet espace à trois dimensions qu'on appelle le ciel, sans entraves, comme le font les hirondelles, ce petit peuple des vents, ou encore les albatros, ces princes des nuées.

Déjà à cette époque, il m'avait semblé que seul le parachutisme pouvait me rapprocher du rêve de mon enfance, mais j'étais encore trop jeune pour cela.

Pendant mes années de Prépa, j'ai un peu oublié, dans un coin reculé de ma mémoire, les saveurs nostalgiques de ma madeleine à moi. J'étais trop occupé à goûter les délices de ces espaces imaginaires faits de x et de y , et à me hisser au niveau quantique permettant de franchir la barre des admissibles.

Quand je suis entré à Polytechnique, tous les espoirs m'étaient permis, et le statut militaire de l'École m'apparut de bon augure pour réaliser mon rêve : armée et parachutisme ne sont-ils pas, depuis longtemps, d'intimes compagnons de route ? Et puis patatras ! Je n'ai pas été affecté à la bonne *division*, celle des sportifs habilités à sauter !

Ensuite, la vie m'a pris, avec son long cortège de sollicitations, de devoir de prendre le monde « tel qu'il est », avec ses inévitables compromissions, et ce réalisme obligatoire qui nous conduit à ranger aux oubliettes nos utopies passées.

Et puis, à l'âge où s'approche le spectre de la retraite, est remonté à la surface le souvenir des désirs inassouvis de ma jeunesse. Ne peut-on, avant que la vieillesse ne nous prenne, réaliser, au moins une fois, le rêve de notre enfance ?

L'annonce de mon intention de sauter en parachute provoqua scepticisme et sarcasmes :

« *Passe encore de bâtir, mais sauter à cet âge !* » Disaient les plus lettrés à mon passage. « *C'est-ti pas malheureux de retomber à ce point dans l'enfance !* » susurraient quelques autres en me croisant dans l'escalier !

Bien sûr, l'administration, prompte à nous défendre contre nous-mêmes, s'avisa qu'il était interdit de sauter au-delà de soixante ans ! Je dus remplir un paquet de « ficherasses » (version Internet de *paperasses*), demander un extrait d'acte de naissance (heureusement, je suis né en France !), et pour finir, écrire une lettre au Président de la République sollicitant de sa très haute bienveillance une dérogation spéciale m'autorisant à effectuer un saut en parachute. Il me répondit personnellement dans les quarante-huit heures, me donnant son accord, tout en se dégageant de toute responsabilité en cas d'accident. Quoi de plus beau que cette France qui n'hésite pas à aller de l'avant, à l'âge où d'autres ne rêvent que de retraite !

Sans attendre, je me mis en quête de l'équipement nécessaire. J'aurais bien aimé sauter en habit de polytechnicien, mais voilà, je ne rentrais plus dans le « grand U » gardé au fond d'une armoire, et que seuls mes petits enfants avaient enfilé depuis mes années de l'X, les jours de déguisement !

Enfin, **Le Jour** arriva !

Mon aventure ayant défrayé la chronique, une chaîne nationale avait affrété un vieux Transal pour mieux médiatiser l'évènement. J'avais l'impression de participer à un « Fort Boyard » des airs !

Sans savoir comment, je me retrouvais dans l'embrasement de la porte, les mains accrochées aux bords de la carlingue. Derrière moi, la meute des journalistes m'encourageait : « *allez, vas-y, on est avec toi* », ou encore : « *souris, tu es filmé !* ». Moi, j'avais un peu d'appréhension. Surtout, je savais par expérience de la vie, que bien des gens sont prompts à vous inciter à vous jeter à l'eau, mais quand vous vous écrasez au fond de la piscine, il n'y a plus grand monde !

Et puis, cette pression médiatique qui me rappelait le monde d'en bas, m'agaça prodigieusement. Poussé par un intense désir de fuir, je me jetai dans le vide d'un mouvement décidé. Les clameurs de la foule saluant ma détermination s'estompèrent rapidement. Le silence m'enveloppa de ses caresses apaisantes. Je savais que ce calme envoutant était dangereux, et tirai rapidement la poignée libérant mon parachute.

Maintenant, je flottais dans les airs, en apesanteur, libre comme le vent. J'avais basculé dans un autre monde, un monde où tout n'était que *luxe, calme et volupté*. Jamais je ne m'étais senti aussi bien dans tout mon être.

Au loin, tout en bas, une brume rampante estompait progressivement les traces de ce monde réel où les humains continuaient à s'agiter, à se rendre d'un pas pressé à d'innombrables réunions, où les voitures jouaient à cachecache avec les radars et les piétons avec les voitures. Peu à peu, ce petit monde disparut derrière un manteau blanc immaculé me rappelant la pureté des neiges de mon enfance.

Un peu plus tard, je croisai un vol d'oiseaux sauvages. Avec leurs ailes qui s'agitaient comme des mains, ils semblaient me faire des signes amicaux. Ils passèrent à côté de moi sans me prêter la moindre attention. Probablement des oiseaux migrateurs trop occupés à suivre leur plan de vol ! Cette indifférence, loin de me chagriner, accentua mon impression de totale liberté, m'affranchissant de cette peur du regard des autres qui, quoi qu'on en dise, gouverne souvent nos attitudes.

Le temps semblait s'être arrêté. Un léger vent du nord me poussait lentement, et je m'imaginai dérivant vers le midi, survolant la méditerranée, traversant l'Algérie, et m'échouant en plein désert, à mille milles de toute terre habitée.

Et là, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, je me retrouvai en présence du Petit Prince.

« *Dessine-moi un oiseau* » me demandait-il de sa voix enfantine. Quand le mystère est trop impressionnant, on n'ose pas intervenir, et je restais paralysé par cette apparition.

« *Dessine-moi un oiseau* » insistait-il. Alors, je prenais une page de mon carnet et lui dessinais un volatile aux plumes ébouriffées.

« *Ce n'est pas un oiseau !* » me répondait-il, furieux. « *C'est un épouvantail ! Dessine-moi un oiseau, un vrai !* ». Et là, je lui dessinais une cage vide, la porte grande ouverte.

« *Ça, c'est un oiseau* » me répondait-il enfin satisfait, « *c'est ainsi que je les aime* ». Et je réalisais que l'oiseau était bien plus présent par son absence, et par l'interrogation que suscitait ce vide.

Avec cet air sentencieux que prennent parfois les représentants de la jeunesse pour nous asséner leurs vérités, et qui, il faut bien le dire, nous agace un peu, le Petit Prince ajoutait :

« *L'important, c'est ce qui ne se laisse pas capturer par le regard des autres.* »

Le vent fraîchissait un peu, et je fus tiré de ma rêverie par un murmure indiscernable qui montait de la terre, comme ces brumes imperceptibles qui s'élèvent des champs labourés, aux premières chaleurs du mois de mai.

J'avais perdu beaucoup d'altitude. Le sol se rapprochait de plus en plus vite. Je me remémorais les gestes appris pour amortir la chute. Une idée me vint à l'esprit : et si mes os, usés par le temps, ne résistaient pas au choc ? Pourtant, cette pensée inquiétante n'affectait pas ma bonne humeur. Une joie paisible continuait à

m'habiter, indifférent au sort qui m'attendait. Une phrase me traversa la tête, comme une conclusion à cette aventure, une phrase qui, pensai-je, pourrait aussi me servir d'épithète, plus tard, bien plus tard :

« Il a bien vécu »

CONTRIBUTION N°10

Hommages en Béatitudes

Guy Pignolet

A toi, l'inconnue qui haletais dans le petit train qui montait vers Albi
A toi, qui t'es ouverte paysanne dans les roseaux du bord de la plage
A toi, la peau luisante, qui en pleurant m'a offert les fontaines de ton miel
A toi, belle toulousaine, que j'ai fêtée sur le parking du Kennedy Airport
A toi, renversée sur la péniche, dans le reflet des lumières d'Angers
A toi, sous la pluie tiède d'Angkor, qui m'a caressée au plus profond du Japon
A toi, le rire de la fiancée du pirate sous une volée de clous
A toi, l'odeur des maths dans le petit hôtel de la rue Champolion
A toi, la gazelle chevauchante venue d'une autre étoile
A toi, qui m'a offert un thé au fond du Gol après ton dépannage
A toi, qui m'as joué la chèvre de Mr. Seguin avant de te laisser manger
A toi, qui sur le tapis de peau, m'as donné ton parchemin
A toi, la douce fée du lac, auprès du feu de bois
A toi, la dauphine des rêves, le temps traverser la mare

Et puis à toi, à toi, à toi et à toi, à toi, à toi, avec qui j'ai tissé l'étoffe de mes jours

Et à vous, qui m'avez souhaité un si bon anniversaire...

Et chaque fois, ici et maintenant, ce fut la première fois,

Une première fois éternelle dans la révélation sans fin.

CONTRIBUTION N°11

Hector ou le sentiment de l'art

Paradivin

*« La musique est l'art d'émouvoir
par des sons les êtres sensibles,
intelligents, instruits et doués
d'imagination. »*

Berlioz



Hector naquit à Montpellier même, le 11 décembre 1833, dans une famille de l'ancienne bourgeoisie régie par l'obéissance à la tradition. Pour ses parents, le choix de son prénom fut un chemin de croix semé de stations troubles. On ne sait comment leur vint l'idée d'*Hector*, mais sans que ce fût à dessein, sa naissance intervint, au jour près, cent quatre-vingts ans après celle de Berlioz ; il est de ces destins que laissent entrevoir les dates et leurs affinités.

Le jeune esprit grandissant, il trouvait dans le piano ce qu'il n'apercevait point dans les choses ordinaires : une fenêtre ouvrant sur un ailleurs ; aussi pratiquait-il énormément hors de ses cours, dans un acharnement intempéré.

On avait décelé chez lui, sans trop tarder, l'habileté mêlée d'obstination qui fait le support du génie : il pratiquait, pratiquait sans cesse, mais il n'avait encore rien vu ; à peine avait-il entamé de sentir.

Il avait surtout poursuivi l'apprentissage de la musique, et il avait sombré dans la passion le soir où, à l'âge de douze ans et en compagnie de ses parents, il avait vu représenter la symphonie fantastique de Berlioz, dans l'opéra portant son nom, à Montpellier. Il avait reçu le programme accompagnant la symphonie, et saisi du nom du compositeur :

« Hector ? s'était-il interrogé. Mais c'est mon prénom !... Ainsi, il y eut un compositeur... Et c'est donc lui... ce Berlioz qui a donné le nom à ces murs !... – Hector... Berlioz... Hector Berlioz : mais c'est un joli nom ! cela sonne ! »

Intérieurement, Hector ardaît ; il n'attendait plus que l'instant où retentirait la première note. Douze ans et déjà, sans que fût apparu l'orchestre, Hector brûlait, s'emportait, sentait sa vie se dessiner. Son esprit se perdait dans des rêveries, quand les applaudissements tonnèrent : les musiciens prenaient place ; Hector se fondait parmi les instruments, il avait l'œil ouvert et plus que de mesure, et ce globe étincelait, vibrait aux exclamations de la foule. Le chef se présenta sur la scène, tournant le dos, puis, attendant la fin des clameurs, étendit le bras, signant la prise du commandement : la symphonie allait s'ouvrir.

Les cordes absolument muettes, les vents tressautaient, doucement : les flûtes et les clarinettes en *ut* ouvraient, rapidement suivies par le hautbois, avant que ne se clarifient le rythme et la tonalité, comme au sortir d'un amas de brume : les violons bien armés dirigeaient la cadence, tressée de langueurs : nous évoluions *largo* à 4/4, dans le ton d'*ut* mineur, et les premiers violons berçaient l'auditoire de leurs plaintes ailées, tandis que les vents s'étaient tus. Hector percevait déjà, les seconds violons, les violoncelles et les altos s'y mêlant, comme un accès de mélancolie diffuse, de ces malheurs que la réalité nie, et qui se réfugient dans les régions du rêve. Les jeux de *crescendo*, *decrescendo* étaient sensibles, et rien ne pouvait rendre à la vérité ces splendeurs, échappées d'un songe.

Puis cela s'accélérait, prenait de l'ampleur, s'engouffrait dans des choses un peu plus palpables et sensibles, avant de chuter, une fois de plus, puis de courir à nouveau vers le monde : un peu plus tard, les contrebasses iraient figurer le fond des ténèbres, qui happeraient bien notre artiste, et qu'éteindraient de légers *pizzicati* de cordes. De la puissance enfin ! L'orchestre allait grondant, et notre Hector, confortablement logé dans son siège au milieu de la salle, se sentait soulevé par ce tumulte.

« Oh ! ce motif... évanescent... que je sens me fuir tandis qu'il était si proche... peut-être était-ce... l'idée fixe !... Oui, cette idée fixe et dont parlait le programme... »

Et l'idée paraîtrait, reparaîtrait dans les mouvements de la symphonie, jusqu'au dernier, qui le perturberait durablement : on y sentait la somme effrayée des hallucinations du compositeur. Dieu fût loué ! c'était la porte aux Enfers, ouverte, invitant les démons à la charge : cela l'aiguillonnait, ces clameurs lointaines, et cela sentait la folie ; on en pressentait jusqu'aux puanteurs.

Dans ces moments les sons, les couleurs de l'orchestre et leur assemblée, lui donnaient des visions de terreur incroyablement féroces. Hector sentait se dilater ses pupilles, étonnement, plaisir et frayeur mêlés ; la musique avait donc de ces pouvoirs !... Et cela continuait, roulement des basses et petite ascension *pizzicato* des cordes, comme un rehaut de couleur étrange. Puis les vents y allaient de leur élégie, pâmant plus qu'ils ne sanglotaient, le cor poursuivait seul son *do*, les cordes et les vents s'éreintaient, tremblaient, boïtaient dans ces terrains de licence. Et les voix de l'orée se répétaient : trémolos stridents des cordes, sextolets de l'Hadès, cor abandonné à la solitude... Et la phrase enfin muait ! *Allegro* à 6/8, et la clarinette en *ut* avançait, pleine de vigueur et d'insouciance, lardée d'*appoggiatures*, et les sautilllements faisaient sourire Hector, une fois de plus.

« Mais... c'est encore... cette idée fixe !... pensait Hector. Un peu voilée, certes... C'est tout de même exaltant, ces retours... réguliers, qui se muent, s'altèrent et laissent imaginer que si le personnage est le même, le contexte et sa pensée se transforment... »

Plus tard, après certain nouveau retour de l'idée fixe, les maladies reprirent et se doublèrent. Cela sombrait, cela mourait, les hautbois, violoncelles et contrebasses en avaient terminé de choir, et peut-être un peu de silence en façon de répit ? Las ! Le glas sonnait, candide et terrible autant, par la médiation, rare, d'une paire de cloches. *Do-do-sol*, soutenaient-elles ainsi, appelant au vacarme. Puis...

« Qu'est donc ce fracas ? » songea notre apprenti musicien.

Le tuba vociférait, lentement, certain de sa force et de son ardeur, *diminuendo*, et perçait l'audition d'un malaise étrange, accompagné bientôt de l'orchestre entier dans un hymne à la barbarie. Ce *Dies irae* n'avait rien de catholique : c'était le Schéol entretenu, le ralliement de ce que l'ancien temps put nous léguer de monstres, et que l'on sentait nous défier sous les cordes.

Et ces malheurs n'en terminaient plus : Hector avait le visage inondé de larmes à ces cris déchirants, qui mimaient justement les orgies souterraines et le sentiment des âmes en désarroi. Et quand retentit le cor, victorieux, prenant l'orchestre à la gorge, il eut des impressions de conquête. Cela n'en finissait plus de figurer l'enfer, la mort, la terreur et les maladies secrètes : la scène était en branle, et nos démons dansaient, gras d'une ivresse étrange. Et cela donnait des visions formidables au jeune Hector, qui pour la première fois, *sentait les choses*.

Quand le silence eut eu signé la fin de ces dévastations, le chef s'était retourné : il avait salué, il s'était vu distribuer de copieux applaudissements. Hector, lui, ceinturé d'enthousiasmes et d'admiration tièdes, était resté médusé, pris de stupeur, séquestré dans les Enfers. Il essuyait ses larmes, aidé d'un mouchoir en tissu brodé de fleurs, mais ce tissu avait trop bu. Il fut surpris, malgré les chaleurs des acclamations, de l'indifférence absolue du public : rien là d'un mouvement de l'âme : des mouvements de commande : c'était cela, l'obéissance aux conventions de classe.

Cet épisode avait marqué le Montpelliérain, l'avait révélé même, et ce nom, Berlioz, lui paraissait la bénédiction d'une autre Église... À compter de ce jour, Hector occuperait ce qu'il avait de temps libre à s'entretenir avec ce nouveau maître...

CONTRIBUTION N°12

La première fois

Philippe Stamenkovic

À cette époque, je n'étais déjà plus tout à fait insouciant (l'ai-je jamais été ?), du moins avançais-je dans ma jeune existence sans trop m'encombrer de questions. Je venais, certes, de m'arracher à une école catholique un peu trop intégriste à mon goût, pour rejoindre un collège réputé plus humaniste, mais c'était surtout sa prestigieuse réputation qui me guidait, dans le dessein simple et rassurant de faire de brillantes études.

La guerre, néanmoins, avait déjà fait son irruption dans ma vie, et commencé d'exhaler ses relents délétères dans ma conscience. La question des origines, et non de la destination, m'avait déjà été imposée, parasitant mon jeune esprit, brouillant mon identité naissante, à cet âge peu assuré où l'on se construit et se nourrit du monde qui nous entoure. Le nom, la religion (mais surtout l'absence de mixité scolaire !) avaient été les facteurs déclenchants de ma première décision, de l'inflexion initiale que j'avais imposée à un destin qui m'avait semblé jusqu'alors distribué, hors d'atteinte.

Quoi qu'il en soit, mes préoccupations d'alors ressemblaient, pour l'essentiel, à celles de tout autre gamin du même âge. N'étaient des origines *pas très catholiques* et la bourgeoisie parisienne que je côtoyais, j'avais la scolarité normale de n'importe quel adolescent naissant. N'était également l'importance vitale que j'accordais aux études et dans lesquelles j'excellais, garantes qu'elles étaient de l'opinion que je me faisais de moi-même, de l'assurance qui me manquait désespérément, de mon intégration dans un pays et une société auxquels je sentais devoir légitimer mon appartenance, seul domaine dans lequel, à force de travail et de volonté, je pouvais décider qui j'étais vraiment, surpasser n'importe quel fils de ministre ou enfant bien né. Domaine froid et rationnel, où seuls l'effort et la

performance importaient, où l'on ne pouvait compter que sur soi-même, fondement de la mythologie personnelle que je m'inventais.

Des interrogations, donc, qui n'étaient pas celles de tout un chacun, mais qui rejoignaient celles plus communes de tout jeune homme en devenir, de l'opinion qu'il a de lui-même, d'autrui, de son désir de plaire, des relations qu'il tisse avec son entourage, des représentations qu'il se forge. Des doutes, des inhibitions aussi.

De sorte que je me trouvais bien désemparé lorsque je fus invité à ma première *boum*, terme certes tombé en désuétude maintenant (il l'était déjà à l'époque il me semble, on lui préférait le terme plus adulte de *soirée*), mais qui, lorsque je l'entendis pour la première fois, m'angoissa tout autant que le pire des « contrôles » que je pouvais alors subir !

Le soir venu, j'avançai en territoire inconnu, loin de la masculinité de mon précédent entourage, loin également du cocon familial somme toute asexué où j'étais élevé. J'avais feint une précédente expérience de ce genre d'événement auprès de mes amis, de peur, comme n'importe quel enfant adolescent, de paraître dépassé ou ridicule. En entrant dans le bel appartement prêté par les parents de l'hôte pour l'occasion, je fus néanmoins impressionné : des garçons et des filles ensemble, ou en clans, dansant, discutant ou buvant, dans le cadre somptueux d'un grand logis haussmannien, sur une musique assourdissante...un espace de liberté et de plaisir naissants que je n'avais jamais connus !

Le temps passait, je découvrais un monde inconnu de moi jusqu'alors, des verres d'alcool circulaient, des jeunes filles riaient, aucun adulte n'était là pour nous surveiller...Et, petit à petit, mes amis sacrifiaient au rite incontournable de ces soirées adolescentes, l'invitation à danser. Si bien que je me retrouvais finalement seul, paralysé, n'osant me lancer dans pareille entreprise, de peur d'essuyer un refus humiliant. Je demeurais donc stupidement sans partenaire, dans un coin du salon transformé en piste de danse, attendant une improbable délivrance.

Ce fut l'intervention providentielle de l'un de mes meilleurs amis, sans doute apitoyé par un sort qu'il avait lui-même connu, qui me jeta, sans que j'eusse vraiment le temps de m'en rendre compte,

dans les bras d'une représentante de la gent féminine ! Quel embrasement alors, quelle découverte, quel soulèvement ! C'était la première fois que je tenais ainsi une fille dans mes bras, que je me mouvais auprès d'elle, maladroitement (c'était ceci dit, pour mon bonheur, un *slow* peu exigeant), que je lui parlais si près, qu'elle me répondait et me souriait, dans une relation privilégiée et éphémère. L'angoisse que j'avais initialement éprouvée disparaissait et se muait progressivement en bien-être, en une chaleur apaisante. Chose rare, j'agissais d'instinct et non par exercice comme j'en avais l'habitude, mon visage perdait de sa concentration coutumière de bon élève pour prendre les traits de n'importe quel garçon en train de s'initier au jeu de la séduction. Je me laissai aller...

Ma cavalière dut, du reste, garder un piètre souvenir de ma prestation. Moi-même, j'en ai honte, j'ai oublié jusqu'à son nom et son visage, dilués dans la mémoire évanescence que j'ai de mon enfance, dans les souvenirs lacunaires que j'entretiens avec de trop nombreuses périodes de ma vie. Seul me demeure cet instant où, pour la première fois, je découvris le corps de l'autre, le plaisir de partager avec elle quelques pas de danse, de me sentir simplement vivre et de la sentir vivre contre moi.

CONTRIBUTION N°13

La première fois : Qui a découvert l'Amérique ?

Didier Hallépée

De tout temps, les hommes se sont interrogés sur ce qui pouvait bien exister de l'autre côté de cette vaste étendue d'eau qu'est l'océan. La croyance populaire y plaçait généralement la fin du monde ou le séjour des puissances infernales. C'est ainsi que les 2 frères de Zeus sont Hadès, dieu des enfers, et Poséïdon, dieu des océans : les dieux qui règnent sur les deux mondes au-delà de la terre.

Pourtant, de courageux explorateurs ont maintes fois tenté de repousser les limites du connu jusqu'à ce que l'on découvre enfin le continent au-delà des mers, l'Amérique.

La découverte du Pérou par les chinois

Les légendes rapportent qu'en 219 avant J.C. sous le règne de Ts'in Che Houang-ti premier empereur de Chine, une flotte de trente navires commandée par le prêtre Chu Fu se rendit à Fu-Sang-Guo, le Pays des Immortels, pour y amener 3000 jeunes chinois des deux sexes.

On a retrouvé une centaine de pyramides dans la région de Xi-Han. Certains les attribuent à une influence sud-américaine. De nombreux indices trouvés des deux côtés de l'océan Pacifique laissent supposer de nombreux contacts entre les deux continents.

Selon son récit, le moine bouddhiste Hwui-Shin conduisit une expédition de plusieurs années au Pays à Fu-Sang-Guo. Il partit de Liao-Tung, il se dirigea vers le nord-est au Pays de Ta-Han où les jours sont courts et où les habitants portent des bottes en peau (les îles Aléoutiennes ou l'Alaska). Il se dirigea ensuite vers le sud jusqu'à

Fu-Sang-Guo. L'expédition rentra en 499 de notre ère. Dans l'encyclopédie chinoise San-tsai tu-hui, un dessin représente un homme en train de traire un lama à Fu Sang-guo.

Selon le récit de Marco Polo (1254-1324), l'empereur Kubilaï Khan envoya une flotte pour conquérir Cipan-Guo. Après maintes disputes et maintes aventures, ceux-ci réussirent à s'emparer de la ville principale mais furent ensuite vaincus par le Roi de Cipan-Guo. Ils se rendirent pour sauver leur vie et retournèrent ensuite chez eux en 1269.

Ainsi, il semble que les Chinois aient découvert l'Amérique du sud avant notre ère et aient entretenu des relations commerciales avec elle. Avec le temps, ces relations ont décliné et se sont arrêtées après l'expédition malheureuse de 1269.

Le tour du monde de l'amiral Zheng He

Au début du XV^{ème} siècle, L'empereur Zhu Di chargea l'amiral Zheng He de rassembler une flotte et de partir à sa tête explorer le monde afin d'une part résoudre le problème des longitudes indispensable à la navigation en haute mer, d'autre part ramener l'hommage et les tributs des souverains de toutes les régions du monde.

La flotte, composée de 70 vaisseaux et 30 000 hommes, appareilla en 1421. Elle se scinda en plusieurs parties qui explorèrent le monde connu et inconnu et retournèrent finalement en Chine, ramenant de nombreuses cartes. Entre temps, l'empereur Zhu Di était mort, laissant la place à son fils Zhu Gaochi. Celui-ci, uniquement intéressé par la Chine, ordonna le repli de celle-ci sur elle-même et le désintéret pour tout ce qui était externe à l'empire. Sur son ordre, les bateaux rescapés de l'expédition, les récits et les cartes furent détruits.

Au cours de ces expéditions, la flotte chinoise navigua le long des côtes de l'Afrique et dépassa le cap de Bonne Espérance.

Une branche de l'expédition reconnut les rivages de l'Antarctique, faisant le tour du monde par le sud des 3 caps (Bonne Espérance, Horn, Leuwen) et remontant le long de l'Australie.

Une autre branche remonta la côte ouest de l'Afrique jusqu'aux Açores puis obliqua vers l'ouest jusqu'en Amérique dont ils reconnurent la côte Est vers le nord et vers le sud.

L'expédition vers le sud permit de contourner le continent par le cap Horn et de reconnaître la côte est du continent sud-américain.

Une autre partie de l'expédition, après être remonté le long des côtes de l'Afrique, continua le long des côtes de l'Europe. Son arrêt sur les côtes bretonnes ou normandes passa inaperçu dans les chroniques d'un pays livré à la guerre de 100 ans.

Une partie de l'expédition atteignit le Groenland, le contourna par l'ouest et trouva un passage au nord et redescendit vers la Chine après avoir franchi le détroit de Behring. La découverte d'un passage au Nord ne fut possible que parce que l'année 1423 fut l'année la plus chaude de cette époque. Malgré le réchauffement, un tel exploit n'a pas pu être possible depuis lors.

Au cours de ces expéditions, la flotte échangea des ambassades et de nombreux cadeaux avec des souverains de nombreuses régions, recueillant ainsi un hommage d'autant plus facilement que dans bien des cas, la barrière du langage permettait toutes les interprétations.

Les astrologues de la flotte multiplièrent les observations, permettant ainsi le calcul des longitudes grâce à l'observation des étoiles au voisinage de l'étoile polaire. Le franchissement de l'équateur leur fit découvrir un ciel nouveau ainsi que les observations nécessaires au calcul des longitudes dans l'hémisphère sud.

De nombreuses colonies furent installées le long des côtes visitées. On en trouve des traces qui ont été interprétées comme telles au tout début du XXI^{ème} siècle.

Enfin, les cartographes de l'expédition dressèrent les cartes de l'ensemble des côtes parcourues.

On dit que des prêtres jésuites eurent l'occasion de recopier une partie de ces cartes qui allaient disparaître dans la destruction

ordonnée par l'empereur Zhu Gaochi. Ces cartes parvinrent au Vatican.

Le premier bénéficiaire fut Henri le Navigateur, frère du roi du Portugal qui put ainsi découvrir les Açores, puis parcourir les côtes de l'Afrique vers le sud, montrant ainsi que la légende qui y situait les chaudrons bouillonnant de l'enfer étaient fausses et ouvrant sans le savoir la voie à la traite des noirs.

Christophe Colomb réussit à recopier les cartes données à Henri le Navigateur. Grâce à celles-ci, il savait de source sûre qu'un continent était à découvrir vers l'ouest. L'ère de grandes explorations occidentales était ouverte.

Quelques années plus tard, c'est grâce aux cartes chinoises que Magellan contournait le cap Horn par le détroit de Magellan.

L'épopée d'Eric le Viking

A la fin du IX^{ème} siècle, les Vikings ont entamé un processus d'ouverture de colonies commerciales en direction de l'ouest : Norvège, Angleterre, Ecosse, Irlande, Islande.

Aux alentours de l'an 900, un marin viking du nom de Gunnbörn fut poussé par la tempête au-delà de l'Islande. Il reporta avoir aperçu un groupe d'îles inconnues.

Ainsi en 980, lorsqu'Erik le Rouge fut banni d'Islande, il décida de se diriger vers l'ouest et découvrit le Groenland. Il retourna en Islande recruter 800 marins islandais qui partiront avec lui sur 25 navires afin de coloniser ces nouvelles terres et de s'y installer. Seuls 14 navires arriveront à destination.

De là, les marins vikings continuèrent leurs explorations vers le nord et vers l'ouest. Selon les sagas, 6 expéditions d'exploration eurent lieu. C'est ainsi qu'ils découvrirent Helluland (« Pays des Rochers »), Markland (« Pays des Forêts ») et Vinland (« Pays des Prairies »), c'est-à-dire Terre-Neuve, le Labrador et le Nord du Québec.

Les tentatives de colonisations furent des échecs et la saga s'arrêta en 2010.

Mais qui a donc découvert l'Amérique.

C'est la culture dominante qui écrit l'histoire.

Pour nous occidentaux, c'est Christophe Colomb qui découvrit l'Amérique. Pour beaucoup d'asiatiques, c'est Zheng He.

Pour les descendants des tribus indiennes d'Amérique, ce sont leurs ancêtres il y a bien longtemps.

Et pour nous autres gaulois, fidèles lecteurs de René Goscinny, l'Amérique fut découverte par Astérix et Obélix. « La grande traversée » raconte leur épopée au pays des glou-glous.

CONTRIBUTION N°15

Business tirade

Tru Do-Khac

Un casert virtuel avec quatre avatars, Le Marché, un X Entrepreneur avec deux consultants Le Cid et Hamlet.

Le Marché, en uniforme de pitaine, goguenard :
Business tirade, première

L'X Entrepreneur, méditant sur sa stratégie d'innovation :
Se faire une place sur le web pour faire des affaires.
A des services de référencement souscrire
Décrypter les algorithmes des moteurs de recherche
Réveiller nos sources de créativité et d'imagination
Marier, accoupler et croiser la littérature et la communication
Pour une première en English
Ce sera avec l'immense Shakespeare.

Hamlet, avançant lentement, contemplant un bicornes :
To share, or not to share,
To protect, or not to protect,
-Those are the questions- :
Whether 'tis better for a business to keep inventions for a few
exclusive clients,
Or to bear the risks that these might be stolen by unfair competitors?
To negotiate, -to discuss-,
No more; and by a discussion to say we end
The head-ache, and the thousand natural conflicts of interest
That business in a fierce competitive global world is heir to.
To negotiate, -to discuss-;
To discuss!
Perchance,
To share to better protect, -and-,

To protect to better share.

L'X Entrepreneur, dubitatif :

Euh... Y a quelqu'un qui bitte quelque chose ?

Hamlet

Once more :

Published or secret

Copyrighted or public domain...

L'X entrepreneur, l'interrompant

J'y suis ! Argghh

Le Cid, brandissant une tangente, s'adressant à l'X Entrepreneur :

Tu es un conscrit, il est vrai ; mais aux X innovateurs inspirés

La valeur n'attend point le nombre de couplets

Le buzz à deux fois ne se fait point connaître

Et pour ce coup d'essai, le moteur G en fera un coup de maître.

Le Marché :

Coupez ! Il faut encore me chiader cette affaire

Hamlet, discrètement au Cid :

Hey Cid, where was this "moteur G" again?

Références :

William Shakespeare, Hamlet, Act III, scene I,

Corneille, Le Cid, Acte II sc.2,

Le nouvel argot de l'X, par Roger Smet, Librairie imprimerie Gauthier-Villars 1936

CONTRIBUTION N°16

La première fois

Jean Sousselier

Mars 2010

C'est arrivé un jour, brusquement, alors que je ne m'y attendais vraiment pas.

C'était un beau dimanche d'Avril, et j'étais parti me promener, comme j'aimais le faire en ce temps là. Je partais seul ordinairement, car Suzanne n'aimait pas ces errances sans but défini, et surtout dépourvues de l'attrait des vitrines éclairées et des magasins ouverts. En général, je longeais les quais de la Seine, puis je remontais par de petites rues jusqu'au Luxembourg, bref je flânais dans ces quartiers riches de libraires, d'antiquaires, de bouquinistes.

C'est au cours de cette promenade que cela m'est arrivé. Pourquoi moi? Rien ne me prédisposait à cela. J'avais eu une enfance et une adolescence tranquilles et studieuses, dans une famille de professeurs où on ne plaisantait ni avec l'étude, ni avec la conduite, et où toute espèce de divagation était fermement désavouée, qu'elle fût mentale ou comportementale.

Et ce n'est pas ma profession qui changea quelque chose à cet état de fait : j'avais été embauché après mes études par une grande banque, où je poursuivais depuis cinq ans une carrière honorable, mais où il n'y avait pas de place pour le rêve ou l'imagination.

Extérieurement, je n'ai rien d'exceptionnel, mon physique est quelconque, mon aspect ordinaire.

Ma vie privée était on ne peut plus banale : je vivais depuis trois ans avec Suzanne, que j'avais connue durant nos années de

collège. Nous n'étions pas pressés de nous marier ; elle avait fait des études de médecine et travaillait maintenant dans un hôpital, et son métier la satisfaisait pleinement.

Vous comprenez maintenant mon ébahissement quand c'est arrivé : je suis resté sans voix, complètement idiot; je ne pouvais plus réfléchir, ce n'était plus moi. D'habitude, je maîtrise complètement mes émotions, mais là, j'avais l'impression que c'était un autre qui agissait à ma place; oui, c'est cela, c'était un autre qui vivait ce que je vivais.

Je n'ai repris mes esprits que le soir, en rentrant chez moi. Je devais avoir l'air un peu bizarre, car Suzanne m'interrogea tout de suite :

- _ Oh là, là ! Tu en fais une tête ! Qu'est-ce qui t'arrive?
- _ Euh, non, rien !

J'avais décidé de ne rien lui dire. C'était assez contraire à nos habitudes, car nous nous parlions généralement très librement, avec beaucoup de confiance de part et d'autre, enfin c'est ce dont j'étais intimement convaincu. Mais là, j'étais gêné, sans savoir vraiment pourquoi; je préférais garder ça pour moi, même si après tout, cela me coûtait beaucoup. En fait, je tenais à notre relation, qui s'était nouée dans un certain contexte, et qui pouvait être ébranlée par un tel événement.

Elle insista :

- _ Mais si, je vois bien que tu n'es pas normal. Il s'est passé quelque chose?
- _ Mais non, tu te trompes. Il faisait un peu chaud, c'est tout. J'ai transpiré, je vais aller prendre une douche.

Elle me regardait d'un air louche, elle n'était pas dupe de mes dénégations.

La douche me fit du bien, j'en avais vraiment besoin après ce qui s'était passé. La soirée se passa tranquillement. Suzanne lisait, renfrognée en boule dans un fauteuil. Moi je revivais dans ma tête les

événements de l'après-midi, me demandant parfois si je n'avais pas rêvé.

Le lendemain, en arrivant au bureau, je fis comme si de rien n'était. Malgré l'envie que j'avais de briller, il m'avait semblé absolument impossible de raconter cette histoire à mes collègues : ils ne l'auraient sans doute pas crue, et se seraient moqués de moi. Ou alors ils l'auraient crue, mais cela aurait été pire, la jalousie est un poison d'autant plus dangereux qu'il est souvent dissimulé. J'avais simplement décidé d'en parler à Pierre, qui était mon ami d'enfance, et avec qui je n'avais pas de secrets. Je l'emmenai donc déjeuner, en lui expliquant que j'avais quelque chose à lui raconter. Je choisis une table à l'écart, et après avoir commandé, je lui racontai toute l'histoire. Il me regardait avec des yeux ronds.

- Non, ce n'est pas possible! Si je ne te connaissais pas, je ne te croirais pas, je te prendrais pour un mythomane.
- Tu me connais depuis assez longtemps pour savoir que je suis incapable d'inventer une histoire pareille!
- C'est sûr. C'est pour cela que je tombe des nues. En as-tu parlé à quelqu'un d'autre?
- Tu es fou!
- Même pas à Suzanne?
- Bien sûr que non.
- Que vas-tu faire maintenant?
- Je ne sais pas; pour le moment, je vais faire comme si de rien n'était. Je compte sur toi pour n'en parler à personne, n'est-ce pas?
- Je te le promets, bien entendu.

Nous nous séparâmes après déjeuner, et je le vis s'éloigner pensif, lourd du secret qu'il partageait maintenant avec moi.

La semaine se passa sans incident, mais j'avais l'impression d'être sur un bateau soumis à un roulis lent et continu.

Le dimanche arriva. Après déjeuner, j'annonçai à Suzanne que je sortais faire une promenade. Elle hésita, fut à deux doigts de me demander de l'emmener, et se ravisa au dernier moment.

_ Ok, dit-elle, amuses-toi bien.

Je partis, et refis lentement le même parcours que le dimanche précédent. Il faisait tout aussi beau, c'était la même journée, les mêmes gens dans la rue. Enfin, pas tout à fait. En arrivant vers l'endroit où çà s'était passé, je m'arrêtai, regardai autour de moi. Il n'y avait rien d'anormal. Chaque chose était à sa place. Le marchand de journaux s'agitait dans son kiosque. Il avait été témoin de ce qui s'était passé, aussi je me tournai vers lui, cherchant un regard de complicité. Mais rien ! Il eut un instant d'hésitation, pensant que je voulais acheter un journal, puis il haussa les épaules, tapotant à nouveau ses piles de revues.

Je m'assis à une terrasse de café; je dus appeler le garçon qui baillait aux corneilles. Je l'avais reconnu, il était là lui aussi, dimanche dernier. Je le fixai droit dans les yeux. Il me jeta à peine un coup d'œil, donna un coup de torchon sur la table.

_ Et pour Monsieur, qu'est-ce que ce sera?

_ Un café, s'il vous plaît.

J'étais décontenancé : une indifférence pareille, ce n'était pas possible, il avait vu, lui aussi!

Je restai quelque temps au café, puis je flânai encore aux alentours, mais rien ne se produisit. C'était donc arrivé pour la première fois, mais aussi pour la dernière fois!

Je rentrai chez moi, un peu mélancolique. Cette fois-ci, Suzanne ne me fit aucune réflexion : elle m'avait dévisagé avec soin, et avait conclu en son for intérieur que tout était redevenu normal.

Je m'étais beaucoup interrogé, toute la semaine, pour savoir si j'allais complètement changer de vie après ce qui s'était passé. J'avais été à deux doigts de le faire : démissionner de la banque, tout envoyer balader, étaient des décisions qui surgissaient par bouffées dans mon esprit, auréolé d'une supériorité nouvelle. J'avais vécu quelque chose que les autres, ces pantins avec leur petite vie étriquée, ne connaîtraient jamais, et donc une destinée nouvelle m'était peut-être promise.

Mais maintenant, à quoi bon? Cela ne s'était pas renouvelé, et contrairement à ce que j'avais imaginé, je n'avais pas changé, j'étais toujours le même. Le reste du monde pouvait changer, m'avoir proposé des aspects nouveaux et insoupçonnés, mais cela ne me donnait pas le droit de mériter une autre vie que celle qui avait toujours été la mienne, celle de la quasi totalité des gens. La seule chose qui m'en distinguait, c'était ce souvenir, ce petit secret au fond de moi, qu'il me plaît parfois de caresser, le soir, quand je suis seul, et que tout le monde dort.

CONTRIBUTION N°17

Dernière fois (Beslan)

Viguié

L'enfant ne pleurait pas l'enfant n'avait pas peur
Car son cœur était pur et ses yeux arrachés
L'enfant ne bougeait pas l'enfant ne sentait rien
Ni clameurs ni sanglots ne lui parvenaient plus

L'enfant avait cinq ans il aurait pu grandir
Il s'appelait Khaled et ses yeux étaient noirs
Sa mère le baisait chaque matin au front
Sa mère qui l'aimait mais qui préférait dieu

Il allait à l'école et il n'avait pas peur
Sa ceinture pesait plus que les autres jours
Il marchait lentement seul dans la multitude
Des enfants insouciantes qui allaient tous mourir

Sa ceinture pesait plus que les autres jours
Et son cartable aussi et même son veston
Et il sentait ses pieds étrangement cogner
Dans les grosses chaussures qu'il portait ce jour-là

Maman avant l'école lui donnait un sourire
Des biscuits des gâteaux et un baiser mouillé
Mouillé... Ce matin, triste, elle avait rajouté
La galette en plastique et un pain d'explosif

Il marchait dans la cour pour la rentrée des classes
Mais il ne courrait pas il ne souriait plus
Sa poche était gonflée et ses doigts tapotaient
Le métal bleu et froid du vieux détonateur

Il voyait sa maîtresse il voyait ses amis
Et ses doigts caressaient le doux métal glacé
Il voyait sa maîtresse il voyait ses amis
Insouciantes innocentes dans la cour surpeuplée

Il y eut un bruit grand grand comme l'univers
Il y eut un bruit grand il n'entendait plus rien
Il y eut un bruit grand et des cris et des pleurs
Il y eut un bruit grand et puis il n'y eut plus rien

Sa main tenait encore sa ceinture
Même si deux doigts manquaient
Même si au-delà du poing le bras était coupé

Coupé broyé mâché pour une grande cause
Coupé broyé mâché pour des prêches lointains
Coupé broyé mâché pour tous les assassins
Qui n'osent s'afficher et se salir les mains

CONTRIBUTION N°18

La première fois... que j'ai passé un audit qualité

Bruno Grandjean

La France en ce temps-là découvrait la certification qualité, et les joies de l'audit.

Après des mois passés sous l'égide de consultants hors de prix à élaborer des logigrammes abscons, à écrire ex nihilo des procédures inutiles, après un pré-audit vécu comme une dernière épreuve, nous étions enfin prêts à subir l'initiation de la main des grands prêtres de l'UTAC...

La première fois que j'ai passé
un audit qualité

Joyeusement se déroulaient les bobines de roving sur leurs supports,
Vaillamment déchiquetaient les couteaux tournants,
Et la pluie étincelante des fibres de verre coupées
Brillait dans la lumière des néons blafards
Et puis se déposait sur le tapis de fer.

La première fois que j'ai passé
un audit qualité

D'un blanc immaculé était le rideau de colle qui fixait à jamais les fibres,
Mais sombre et menaçant était le four,
Inquiétante aussi, et très chaude, et humide, était la fosse sous les rouleaux tournants,
Qui avait un air d'autre monde.

La première fois que j'ai passé

un audit qualité

Dans une antre d'alchimiste de fiers gaillards costauds

Faisaient naître du mélange au tuyau de produits nauséabonds

De très gros blocs de mousse dure, à la croûte très noire et à la mie friable

A ranger en ahanant dans les racks,

A débiter dans le fracas et la poussière

En plaques souples et fines à cacher entre deux nappes blanches.

La première fois que j'ai passé

un audit qualité

Dans un hall immense encombré de machines,

Tressautant toujours à chaque coup de presse,

De frêles créatures nourrissaient sans fin de vertes cabines d'enduction

Qui dégorgeaient toujours pour d'autres créatures emmitouflées et gantées

Le produit de leur pistolage.

La première fois que j'ai passé

un audit qualité

Le choc lancinant et lourd des presses

Transformant sans relâche en complexes emboutis

Des sandwiches poisseux de matière jaunâtre, par les gestes pressés de jeunes intérimaires

Faisant virevolter à chaque cycle les immenses pièces au-dessus de leur tête,

Appelait en écho la réponse des presses de découpe,

Dans des fracas de fin du monde.

La première fois que j'ai passé

un audit qualité

Dans le secret des arrières

D'intrépides guerriers, à la hache et au pic,

Attaquaient les montagnes pétrifiées de polyuréthane dans les bacs,

Ou caracolaient comme des preux d'antan

Sur leurs chariots rapides à la fourche toujours prête.

La première fois que j'ai passé
un audit qualité
Tout un peuple était là, fier et concentré,
Pour réussir enfin ce dont on parlait depuis des mois,
Pour donner un sens à toutes ces réunions,
A tous ces contrôles et vérifications,
A toutes ces fiches, à toutes ces procédures,
A tous ces efforts cosmétiques,
A tous ces historiques trafiqués
A toutes ces pages savamment vieilles et même foulées au pied
Pour leur donner en peu d'heures la patine de l'ancien.

Comme nous croyions enfin toucher au but,
Et que le bouchon de champagne venait juste de sauter,
La porte de la salle s'ouvrit, et fit s'écrouler le monde.

La première fois que j'ai réussi
un audit qualité
Au lieu de rire avec les autres j'ai pleuré
La mort en cet instant de mon chef d'atelier.

CONTRIBUTION N°19

Brève de clavier

Crémieux

J'avais déjà la cinquantaine et quelques années de plus, je m'étais marié, je n'étais pas sans descendance, j'avais construit une maison et planté quelques arbres. La vie professionnelle m'avait apporté les satisfactions attendues. Elle m'avait apporté aussi quelques déboires et amertumes passagères qui ajoutent un piment dont le goût est nécessaire à l'existence. Je n'avais à me plaindre ni de mes semblables ni de quelque divinité qui puisse présider aux choses de ce monde et au destin des hommes. Je ressentais pourtant un manque. Un je ne sais quoi m'empêchait de caractériser ma situation intellectuelle et affective par des mots tels que « plénitude » ou « accomplissement ». J'étais incapable de préciser ce manque ou de faire quoi que ce soit pour satisfaire mon besoin de joie intérieure et de repos de l'âme.

J'essayai quelques procédés qui semblaient combler de leurs promesses de réussite personnelle certains de mes amis. Je tentai de me mettre à la peinture mais sans espoir d'égaliser jamais le plus modeste des imitateurs de Rembrandt ou de Picasso. J'achetai une guitare dont les cordes se montrèrent réticentes à mes tentatives de les faire résonner ne serait-ce qu'au voisinage de l'unisson. Le jogging ne me réussit pas davantage. Une tentative de me faire élire comme conseiller municipal dans le village où je passais régulièrement mes vacances me donna les honneurs de la lanterne rouge et je ne découvris même pas quel était l'autre, le seul avec moi qui n'avait pas rayé mon nom.

Je continuai donc à me livrer à mes occupations habituelles avec une ardeur qui pouvait apparaître soutenue à mes parents, amis et connaissances mais dont je ne savais que trop qu'elle cachait une insatisfaction profonde.

Tout changea lorsque, rangeant un jour ma bibliothèque, je découvris, rangés juste à côté l'un de l'autre comme si le ciel avait voulu me transmettre un message, « *L'Astragale* » d'Albertine Sarrazin et « *Bonjour Tristesse* » de Françoise Sagan. Deux « premiers livres » dont la publication avait changé la vie de leurs auteures.

Pourquoi ne tenterais-je pas de les imiter ?

Écrire avait toujours été pour moi un moyen plus qu'une fin, un outil de travail plus qu'une œuvre, le prolongement de ma main et éventuellement de mes méninges plus que celui de mon cœur. Les écrivains faisaient partie, dans mon imaginaire, d'un monde à part, comme les ministres, les vedettes de la chanson et les demi-dieux : un aréopage respectable mais distant et dont les annotations de certains de mes professeurs de français m'avaient donné pour toujours le sentiment absolu du hors d'atteinte. D'autres que moi cependant avaient eu le courage de franchir le pas et de se mettre à écrire pour la première fois. Beaucoup sans doute s'étaient arrêtés après la lecture douloureuse des lettres de réponse des éditeurs contactés. D'autres avaient vu accourir immédiatement les trompettes de la renommée. Sans prétendre égaler les seconds peut-être n'aurais-je pas le sort indigne des premiers et trouverais-je quelques centaines de lecteurs, voire un peu plus, qui seraient intéressés par le produit de mon imagination.

J'aurais en tous cas la satisfaction d'avoir essayé.

Pourquoi ne pas entreprendre quand, de surcroît, on a l'espoir ?

Le plus difficile fut de trouver une idée. Elles se pressèrent pendant plusieurs jours dans mon esprit sans qu'aucune ne me paraisse satisfaisante. Je n'optai finalement ni pour le roman de mœurs, ni pour le recueil de fables, ni pour la vaste fresque historique. Il fallait rester modeste en cherchant cependant à effleurer au moins l'originalité. Il fallait aussi prétendre à un ouvrage qui aurait une épaisseur suffisante sans s'attaquer d'emblée au roman-fleuve et surtout ne pas compter uniquement sur mon imagination tout en évitant l'autobiographie.

Il se trouvait qu'à Bruxelles, où je venais de passer plusieurs années, j'avais fréquenté nombre d'Européens qui m'avaient fait éprouver quantité d'impressions contradictoires. Elles me donnaient de notre petit continent une vision bien différente de celle que véhiculent les medias. Les Suédois différaient autant des Italiens que les Portugais des Lettons ! Ce n'étaient pas seulement les politiques de leurs gouvernements qui s'opposaient mais bien leurs cultures qui étaient dissemblables et parfois irréconciliables. Comment faire ressentir à un Norvégien la proximité géographique et historique de l'Algérie et de la France lorsqu'un attentat se produisait à la station de métro Saint-Michel ? Comment faire comprendre à un professeur d'université grec que la querelle sur le nom de la Macédoine nous paraissait dérisoire ? Comment faire sentir à un Hongrois que le Turc n'était plus considéré en France comme l'ennemi séculaire et l'envahisseur redouté ? Et surtout comment être sûr que tous les ressentiments déposés par les siècles comme des couches sédimentaires successives et à peine recouverts du manteau de Noé par l'œuvre de Robert Schuman, Konrad Adenauer et Alcide de Gasperi ne déboucheraient pas un jour sur une nouvelle guerre.

Étions-nous assurés que la guerre entre nations européennes était devenue impossible ? Certains de nos parents et de nos grands-parents ne l'avaient-ils pas cru avant nous ?

C'est ainsi que je me décidai à prendre à deux mains mon clavier et à me lancer dans ce qui devait devenir mon premier ouvrage. J'imaginai que les États-Unis se trouvaient pris dans une tourmente d'origine intérieure et qu'ils se retiraient de notre vieux continent, que se déchirait alors l'ombre protectrice qui avait tant contribué à faire taire nos divisions, que les Européens se retrouvaient face à leurs vieux démons, que les dissensions internes devenaient insupportables et que, de part et d'autre de frontières qu'on avait cru pouvoir abolir mais qui étaient restées bien vivaces dans les cœurs, les haines renaissaient.

J'écrivis ce livre plus vite et avec moins de difficulté que je ne l'avais craint. À ma stupéfaction et non sans ajouter à mon inquiétude, les raisons de faire se déchirer nos voisins ne cessaient de m'apparaître plus nombreuses ; l'échec des tentatives de médiation semblait aller de soi. Comme autrefois, l'évidence de

l'erreur n'empêchait pas de persévérer. Les rancœurs nouvelles s'ajoutaient tout naturellement aux anciennes et les crimes des uns et des autres se justifiaient alternativement.

La fin du livre fut donc plus difficile à écrire. Il fallait bien que cet exercice de thérapie par l'écriture ne me laissât pas plus déprimé qu'avant et ne contribuât pas, au cas où il adviendrait à mon ouvrage d'être publié, à plonger le lecteur dans une déprime semblable. Il fallait qu'une lueur d'espoir et l'éventualité au moins d'une réconciliation ayant quelque chance de durer apparaisse dans les dernières pages. Ce n'est pas des intellectuels, des technocrates ou des hommes politiques qu'elle me parut pouvoir venir. Je la trouvai cachée dans des ressorts plus profonds de l'âme humaine.

Pour la première fois donc je réussis à écrire et ensuite à faire publier sous le titre « »², ce qui n'est sans doute pas un chef d'œuvre mais qui a pleinement répondu à mon objectif initial et participé au rétablissement de mon équilibre. J'ose espérer que sa lecture a fait réfléchir quelques autres Européens, pour beaucoup des Français mais pas seulement, à la fragilité de la paix dont ils jouissent depuis deux générations et à la nécessité impérieuse de la préserver.

² *Le titre du livre et son éditeur seront communiqués par l'auteur après la publication des résultats du concours*

CONTRIBUTION N°20

Hirondelle

Clémentine Béhal

_ Mathias ! Réveille-toi ! Réveille-toi !

Je sors d'un mauvais rêve et découvre ma femme le visage décomposé au dessus de moi. Elle secoue sans trop de douceur mon bras ankylosé. La vieille machine se remet en route, trop lentement...

_ Regarde où tu es ! Je n'ai même pas essuyé la table ! J'arrive juste, et tu n'as pas bougé depuis mon départ ! MATHIAS ! Allez, réveille-toi ! Mais c'est pas vrai ! Regarde, t'as renversé ta tasse de café ! T'as dû tomber !

_ Oui ! Oui ! Ça va ! Je sais pas ! J'ai dû m'assoupir un instant ! Arrête de t'énerver ! C'est toi qui me fatigue avec tes cris ! On peut pas être au calme chez soi ! J'veais nettoyer !

J'émerge. Nous savons tous deux pourquoi je me suis endormi, encore, disons un peu brutalement. Et je l'interromps vite, non, je ne suis pas si malade, non, je n'irai pas voir l'anesthésiste, oui, cette opération est inutile, oui, tu dramatises toujours tout, d'ailleurs, toute ta vie, tu as tout dramatisé, et je suis en pleine forme. La preuve, je vais aller porter mon vélo chez Jérôme, là, tout de suite, j'y vais.

Descendre les escaliers me demande déjà un réel effort. Je reprends pied pas à pas. La rampe, ma vieille amie polie m'accompagne.

Ce matin, mon vélo et moi avons eu une petite conversation : « Tu me cherches ? Tu crois que je vais enfin t'abandonner à un repos mérité ? Et bien non, nous irons, tous les deux, chez Jérôme, et tu y passeras, à cette opération. On n'a pas toujours le choix, tu le

sais. Il n'est pas dit que je te laisserai renoncer comme ça.» Les grandes phrases sont inutiles, maintenant, il faut passer à l'action.

Ma bicyclette est appuyée dans le couloir d'entrée, j'ai attaché la pédale cassée au porte-bagage. Je la pousse dehors en m'appuyant dessus, il va falloir se lancer.

Je sens son regard derrière la fenêtre, pas question de flancher. Allez, mon vieux, on y va. Les premiers mouvements sont maladroits, comme ceux d'un petit enfant qui se lance sans ses roulettes, c'est un vertige, mais je sens son regard humide derrière la fenêtre.

Je suis sagement le trottoir, les pincés parisiennes bien serrées sur mes mollets, mon mouvement est saccadé. Pédales dans mon état avec une pédale et le moignon de l'autre, pas facile ! La colère monte en moi. C'est la première fois qu'il me fait ce coup-là, et pourtant, il m'en a fait des sales coups, mon vélo ! Je lui en veux de me lâcher, « Allez, mon hirondelle, on s'accroche, on y arrivera tous les deux, descends ce trottoir... voilà, ce n'était pas si compliqué, tes pneumatiques sont bien gonflés... à part ta pédale en moins, tu es en pleine forme ! Alors rien ne sert de stresser pour rien. Ce n'est pas comme si on t'amputait d'une aile ! Tu pourras encore voler... Attention, la flaque ! Tu vois, tu passes partout ! Tu verras, Jérôme, ce ne sera rien du tout pour toi, juste un passage obligé, on en a vu d'autres tous les deux... »

- _ Salut Mathias ! Tu vas où comme ça ?
- _ Chez Jérôme ! J'm'arrête pas ! Salut Pierre!

Déjà, il a disparu. Je sue, je souffle, je râle, j'ai de plus en plus mal à ma jambe droite. Mon pied reste difficilement accroché à son petit bout de pédale, désespérément crocheté sur la pièce de métal, mais il glisse souvent. Mon corps arrache son effort.

Rue Beaubrun, ça descend, je tourne à droite, avenue Emile Loubet, ça devrait être plus facile, les trottoirs sont larges malgré les étalages de viandes, légumes, babioles. Je passe inaperçu avec mon costume gris sur ma bécane noire, avec ma jambe un peu folle.

Les filles ont sorti leurs jupes claires, ça commence à sentir le printemps.

La Grand Eglise. Soleil froid. Mais je sue corps et âme. Une pédale en moins, ça se voit à peine. De profil, ce n'est rien, ça déséquilibre juste tout l'édifice. Mon vélo tronqué bascule bizarrement entre la trajectoire que je voudrais lui fixer et la réalité elliptique. Ça nous demande à tous les deux un effort juste insurmontable, presque insupportable, rien de bien extraordinaire, juste une concentration extrême, un petit vertige toutes les quatre secondes... Ce n'est rien, presque rien. Mais nous avons mérité une petite pause.

Je descends de mon vélo, je le pose contre un mur. En douce, je caresse un peu le guidon. J'éprouve soudain une grande pitié pour mon compagnon de liberté. Je sens ma lèvre qui tremblote. Je me suis attaché à lui...

Je me baisse, un genou à terre, je fixe mes pinces. Je suis juste à la hauteur de la bielle brisée. Mes mains hésitent en replaçant les pinces : la casse, c'est peut-être la seule solution, à son âge, encore supporter des travaux, sur son corps tout éraillé, déjà presque plus lui-même, avec tant de cicatrices, de pièces qui ne sont pas d'origine... Peut-être qu'elle a assez vécu, et que voilà, c'est fini, on n'en parlerait plus, il resterait juste tous ces souvenirs, les rencontres, les fuites, avec un goût de réglisse dans la bouche et un petit air frais dans le cœur... Ce serait déjà beau...

Me relever. Prendre mon temps. Pas de geste brusque. Pas de vertige. Pas envie de penser à cette opération qui me pend au nez. Ma colère comme béquille.

Debout.

Vaille que vaille, je remonte sur mon clou.

La Grande-Rue. J'y suis. Une ligne droite, le tram dans un sens puis dans l'autre, place blanche, place verte.

Je souffle encore, cela signifie que je vis encore fort.

Nous voici ! La large devanture happe les regards. Dans la rue baignée de soleil, l'enseigne éblouit : « SALON DE CYCLES ». Derrière la vitrine les vélos de course, V.T.T. dernier cri

resplendissent. Ils font riches. Et jeunes, sveltes, élancés, libres, puissants, indestructibles.

Ma petite reine rustique, frêle et tordue, se rétracte d'elle-même et fait un petit saut en arrière...

Je descends de ma machine, nous rentrons tous deux, penauds. J'enlève discrètement mes pinces. Que va-t-elle faire dans ce magasin de demoiselles hautaines qui annoncent un printemps trop vif pour nous?

Nous nous calons dans un coin en attendant que le maître de cérémonie en ait fini avec un jeune couple qui achète un tandem V.T.T. flambant. Nous fermons nos écrouilles, nous attendons le futur diagnostique le ventre un peu noué.

- _ Ha ! Bonjour Mathias, quel bon vent vous amène ?
- _ Bonjour Jérôme, je t'amène ta vieille amie ! C'est pour la pédale, elle a rompu hier ! Après des années de bons et loyaux services...
- _ Ça alors, c'est la première fois que je vois ça sur ce modèle ! Pourtant, une hirondelle, c'est increvable ! Une des Manufactures ! Mais... Lâchez-la, je la tiens. Voilà ! Laissez-moi voir...

Il s'accroupit pour voir de plus près la plaie de métal. J'en profite pour m'assoir discrètement sur un tas de caisses.

- _ Tu crois que tu vas trouver la pièce ?
- _ Ben, maintenant, par internet, on trouve de tout, et entre collègues, on s'aide, ne vous inquiétez pas ! Et puis on est à St Etienne, elle est dans son pays, ici, on est tout près de la source !
- _ Je te la laisse alors... Quand puis-je venir la chercher ?
- _ Ben, il paraît que vous allez vous faire opérer ? C'est le père qui m'a dit ça...
- _ C'est-à-dire... Je n'ai pas vraiment pris ma décision...
- _ Quelle décision ?

Il me regarde avec attention, il a l'air sincèrement étonné. Je ne réponds rien. Il poursuit : « On ne plaisante pas avec ça Mathias...

On n'a pas toujours le choix...La première fois qu'on y passe, c'est dur, mais c'est pour la bonne cause... Après, vous irez mieux... Allez, à très bientôt ?». Il pose sa main sur mon épaule.

Un dernier regard, ma petite reine, mon hirondelle est posée, toute bancale, contre la banque. Il va trouver, c'est sûr.

CONTRIBUTION N°21

Une entrée dans la littérature scientifique

Bobin

Aux temps lointains où se situe ce récit, il suffisait qu'un membre de l'Académie des Sciences présente une note à la docte assemblée pour que l'auteur voie ses résultats imprimés dans les Comptes-rendus hebdomadaires. On était loin du rituel rigoureux et lent pour ne pas dire du parcours du combattant qui prévaut aujourd'hui pour les publications scientifiques.

Jeune ingénieur au C.E.A. je faisais partie du Service de Métallurgie de ce qui devait devenir la Direction des Applications Militaires (D.A.M.). Ce service avait une double vocation : technique d'abord, car il fallait traiter et mettre en condition des matériaux nucléaires ; scientifique ensuite car les informations disponibles à l'époque sur les propriétés physiques de ces corps étaient rares et souvent inaccessibles en raison du secret qui recouvrait le domaine de l'énergie que l'on appelait alors atomique. En poste dans ce deuxième secteur d'activité après une initiation à la recherche dans les laboratoires de l'IRSID (Institut de Recherches de la SIDéurgie), j'avais été chargé de la mise en service et de l'exploitation d'un microanalyseur à sonde électronique de Castaing, appareil de conception récente qu'il m'avait fallu adapter aux conditions très particulières du travail en laboratoire "chaud".

Pour rompre la monotonie d'études sur commande dans le cadre d'un programme à finalité plutôt technique, j'entrepris d'étendre l'utilisation de la sonde de Castaing à un domaine moins étroitement appliqué. En effet, l'instrument que j'avais entre les mains créait sous l'impact d'un faisceau d'électrons focalisés, une source de rayons X de petites dimensions (de 1 à 50 μ de rayon, donc quasi ponctuelle) placée par construction sur le cercle de Rowland d'un spectrographe à cristal courbe. Cette disposition est très favorable pour faire de la

spectroscopie d'émission du rayonnement X : recherche de raies, études de leur structure, résolution de satellites. Dans ces divers travaux, je bénéficiais du concours d'un excellent technicien, ancien de la marine marchande, dont la photo prise au laboratoire avait paru dans la presse avec une légende qui fit nos délices.

Un jour à l'heure du café, j'avais glissé dans la conversation que certaines raies du Plutonium n'avaient semblait-il jamais été observées, que, selon un calcul de coin de table, elles devaient se trouver dans telle région spectrale et qu'un de ces jours nous devrions aller voir. Peu de temps après alors que je n'étais pas encore passé à l'acte, mon technicien arriva au bureau dans l'attitude du matelot qui vient au rapport. C'est tout juste s'il ne commença pas son propos par « commandant » pour m'annoncer qu'il avait bien repéré des signaux dans les parages que j'avais indiqués.



Photo illustrant un article du mensuel « Constellation » avril 1960

Après avoir expédié au plus vite quelques affaires courantes, nous avons entrepris une recherche sérieuse, relevant avec la plus grande précision possible des spectres que personne encore n'avait vus. La structure des raies s'avéra assez complexe. J'élaborais pour en décrire la forme des explications qu'un scientifique du contingent, futur professeur au M.I.T., affecté à l'époque au labo qualifia de poétiques. Cette ironie ne me découragea pas de rédiger une note, formatée pour l'Académie des Sciences et cosignée par le technicien qui par son initiative avait bien mérité cet honneur.

Le papier remonta sans encombre la voie hiérarchique jusqu'à M. le Haut Commissaire Francis Perrin qui (sans le lire ?) le transmit à l'Académie dont il était membre.

Un mois plus tard je reçus une invitation à relire les épreuves au siège d'une imprimerie située dans un coin perdu de la proche banlieue (Montreuil peut être). Heureusement, on pouvait encore facilement garer sa voiture dans les voies usinières de l'Est parisien. Aidé par une antisèche aimablement fournie sur place, j'appris à me familiariser avec les signes cabalistiques en usage pour indiquer les corrections à effectuer et terminai l'exercice en signant le sacramentel B.A.T. (bon à tirer).

Très fier de ma première publication, j'attendais la suite avec sérénité. Or un beau matin, arrivant au labo un peu tard, une secrétaire se précipita vers moi en criant : « on vous cherche partout, le Directeur veut vous voir d'urgence ! ». Toutes affaires cessantes, je me rendis à la convocation en me demandant quelle entorse au règlement j'avais bien pu commettre (ce n'aurait pas été la première fois). Je fus accueilli par ces mots :

« Vous en avez fait de belles ! »

Décidément l'entrevue commençait bien.

« C'est à propos de votre communication à l'Académie des Sciences, parue la semaine dernière. Je viens de recevoir un coup de fil du Cabinet du Haut Commissaire, ils sont très embêtés. »

De mieux en mieux ! avais-je, par inadvertance, entraîné toute ma hiérarchie dans la divulgation de secrets d'état ? Comme je n'en menais pas large, j'eus droit à une explication sur un ton mi paternel mi narquois.

Ma note avait eu au moins un lecteur, en l'occurrence une lectrice. J'avais, sans le savoir, « grillé » un thésard d'Yvette Cauchois, figure incontournable de la Faculté des Sciences de Paris, à qui le C.E.A. avait financé un contrat sur le sujet que j'avais traité. Mademoiselle le Professeur avait très mal pris de voir les résultats qu'elle attendait publiés par de parfaits inconnus dépendant du même organisme. Elle avait appelé Francis Perrin au téléphone pour lui passer un savon mémorable, aussi long que tonitruant, d'après les témoins de la scène.

Il convenait maintenant d'essayer de calmer les esprits par un effort de diplomatie. On organisa d'un commun accord une réunion à l'Institut de Chimie Physique, dans le cinquième arrondissement, où je devais accompagner quelques huiles du C.E.A. Yvette Cauchois nous reçut dans son bureau sous le buste de Jean Perrin (l'illustre père de Francis). Ayant déversé sa colère sur le Haut Commissaire, elle se montra fort aimable à notre égard et voulut bien reconnaître notre bonne foi, surtout la mienne. Au cours d'un second rendez-vous, cette fois sans les chefs, je pus discuter science avec elle et ses collaboratrices.

Mes relations ultérieures avec « La Patronne », épisodiques, furent d'autant meilleures qu'après cette aventure mais pour d'autres raisons, je changeai radicalement de domaine de recherches.

CONTRIBUTION N°22

Première nage

Guillaume Le Borgne

Cinq août. Dix-neuf heures, ou pas loin. Sur cette crique de la côte finistérienne où nous allons depuis toujours je crois. J'ai sept ans. Comme Raison, m'a-t-on dit au marché ce matin, en souriant.

La mer est haute et finit d'avaloir la plage, poussant ses derniers occupants hors du lieu. Nous sommes restés, mes parents, mes frères et moi. Eux sortent tout juste de l'eau, et se réchauffent en arpentant la fine bande de sable sec, une serviette sur le dos, ou en escaladant quelques rochers. Nous allons bientôt rentrer, nous aussi. Je n'ai pas envie de partir. Aujourd'hui encore, j'ai regardé les autres sauter du plongoir, qui me défie toujours de sa froide ignorance, à vingt ou trente mètres du bord.

Je sais pourtant nager. Oui, mais lorsque je perds pied, la panique à peine naissante me ramène en arrière.

Il faut y aller. Aujourd'hui. Montrer à ce plongoir qui ne s'y attend pas que je peux conquérir son échelle et son toit.

Je m'approche de l'écume, et me fais une idée du cap à tenir, des courants à braver.

Il me semble que le vent s'est levé. L'océan massif et opaque a tout l'air d'un mangeur d'hommes, et le ciel d'un impossible gris me rappelle des siècles que je n'ai pas connus.

Un coup d'œil vers la famille. Pas encore habillés : il me reste du temps, mais je dois faire vite. Je marche sans m'en rendre compte et m'immerge peu à peu, la tête toujours droite vers l'objectif. Le liquide est glacial, s'accélère mon souffle. Je me lance en avant et

débute une brasse dont chaque mouvement me plonge dans le présent. J'avance d'abord plutôt vite, sûr de mes gestes.

Bientôt le point critique, après lequel il sera trop tard pour faire demi-tour. Surtout ne pas sonder le fond, encore moins se retourner. Le plongeur s'est un peu rapproché, mais rien n'est encore gagné. Je respire plus que je ne nage, et ressens des frissons jusqu' autour de mon crâne.

Les derniers mètres sont une injure à la brasse coulée, mais peu importe : je suis arrivé.

Je grimpe sans attendre l'échelle du muet fort de bois, qui semble peu perturbé par mon exploit. Tout compte fait, il devait savoir que je viendrais, qu'aujourd'hui, enfin, j'oserais.

Arrivé au sommet de l'édifice, je m'approche du vide, et, me tenant aux montants, je lève enfin la tête : il n'y a plus que le gris, l'horizon sans épaisseur, et moi.

Un goéland passe, virevolte dans le vent tournoyant, et me voici de nouveau seul.

J'ai froid. Bientôt, je me retournerai. Sans doute me fera-t-on signe, de loin, qu'il est l'heure d'y aller.

Mais avant je savoure la récompense des valeureux.

Ne pas se retourner.

Pas encore.

CONTRIBUTION N°23

Magasin de porcelaine

Marie Corbin

Sa main s'est détachée. Maman git au sol. Elle crie, elle crie et moi je la vois à mes pieds et ma main ballante. Ma main sans sa main, sa main sans la mienne et celles de cette femme agrippées aux cheveux de Maman. Elle la frappe. Elle y mêle ses mains, ses pieds, sa voix et me laisse là la main pendante.

En pleine rue, en pleine journée, en pleine enfance, un magasin de porcelaine est né dans mon cœur.

Une hystérique. Elle s'est jetée à la tête de Maman. Elle l'a sauvagement agressée. Finalement, ça aurait presque pu être drôle ou insolite. Maman a eu très peur, d'ailleurs, elle en parle encore. Moi, je n'ai pas eu peur. J'ai compris. De cette compréhension instinctive dont seuls les enfants sont capables. Maman était là et me tenait la main fermement. On marchait dans la rue, dans cette ville de province où tout semble être parfaitement à sa place. La boulangerie, l'école, le bureau de Papa, le magasin de Nicole. Et les mères qui tiennent la main de leurs petites filles. Quelque chose s'est produit. Un événement, un incident, anodin en somme. La chaîne de la causalité universelle s'est rompue sous mes yeux. Un grain de sable dans la mécanique bien huilée du monde, des villes de province et des mères qui se promènent avec leurs petites filles. Maman au sol, car cette dame inconnue, insignifiante et anonyme l'a poussée. Cette dame a marché dans la rue comme nous, dans cette même ville où tout est à sa place. Mais c'est une folle, comme les fous que l'on imagine dans les asiles, qui parlent tout seul, qui mangent les plantes ou se prennent pour Jésus. La mécanique s'est enrayée. Une donnée exogène s'est insérée dans le circuit des causes et des conséquences.

Maman est la première figurine de mon magasin de porcelaine.

Quand je lui répétais, avec une gravité imperturbable, « J'ai un magasin de porcelaine », elle riait. Mais je sais qu'elle avait peur. Peur que la petite fille à la main ballante ne souffre d'un traumatisme irréversible. Elle avait tort, j'avais juste compris.

Plus tard, c'est à toi que j'ai présenté mon magasin de porcelaine. Tu as trouvé ça beau, émouvant, subtil. Tu as trouvé ça d'une poésie rare. Tu ne savais pas encore que tu étais un membre éminent de ma boutique. Je suis sûre qu'au fond tu trouvais ça bizarre. Cette idée obsédante et cette manie d'acheter ici et là des figurines de porcelaine, moches, inutiles, ridicules.

Si seulement, tu étais là pour voir à quel point j'avais raison. Tu es la preuve de ma perspicacité.

Maman est entrée la première dans mon magasin. Alors, j'y ai mis Papa. C'est normal. Puis j'y ai mis mon lapin en peluche, ma sœur, mon frère, Grand-mère, Grand-père. Plus tard, il y a eu des figurines inédites : un joueur de tennis, une chanteuse et puis un amour dévastateur de quatrième. J'ai grandi et les enfants de Somalie y sont entrés, les pauvres, les malades et les vieux.

Toi, tu as une place unique dans mon magasin. Tu es en cristal. Le grand luxe, au milieu de cette plèbe de porcelaine.

Tous les jours, mon magasin de porcelaine évolue. Le jour de l'ouverture, Maman a été ébréchée. Quelques années plus tard, il a fallu enlever quelque chose de la tête de Papa. Quelques grammes de porcelaine ont disparu. Tonton a quitté le magasin. Brutalement, un jour de décembre. Il est tombé de l'étagère. Des miettes. Un jour, j'ai fait l'inventaire. Mon magasin avait vieilli. Malgré mon dévouement, maman était ébréchée, Papa percé, ma sœur rayée, mon frère un peu terne et tonton disparu.

Tu es entré dans mon magasin et je me suis promis de t'épargner ce triste sort. J'ai mis un morceau de soie sur ta figurine. Je t'ai mis dans une boîte, toi qui es en cristal. Tu en es sorti bien vite. Et voilà le résultat.

Tu es une enveloppe de cristal. Vide.

Moi, je veille sur les figurines. Je les soigne quand elles ont mal. Parfois, je suis en colère, je hurle et ma voix les ébranle. Je les laisse ternir sous la poussière. Je les griffe et elles s'ébrèchent. Mais, ne t'inquiète pas, elles me rendent bien la pareille. Quand tonton est tombé, j'ai essayé de le rattraper et il a failli m'entraîner dans sa chute. Je m'en suis bien sortie. J'ai perdu un morceau, mais seulement un morceau. Pas si grave.

Tu vois, j'avais raison. J'avais bien compris. Quand maman a été ébréchée, j'ai su qu'il fallait que je veille. Je veille et mes figurines continuent à se délabrer. Elles sont touchées par ci, par là malgré mon attention sans faille.

Tu trouvais ça beau, toi, un magasin qui a traversé les années, comme un visage ridé. Tu disais que c'était la vie. Et que maman était plus belle ébréchée, Papa plus serein avec un morceau de tête en moins et Tonton plus léger sans le poids de sa figurine. C'est malin. Tu crois que tu es plus beau comme ça ? Plus serein ? Plus léger ?

Je peux mettre la clé sous la porte.

Tu gis sur ce lit et je m'efforce de détacher ce moment de tous les autres. De tous ceux qui sont venus avant, de tous ceux, qui viendront après, ou ne viendront pas. Ou ne viendront pas. Je ne te félicite pas. Tu trouves ça intelligent, toi, de lancer de tels défis au temps ? Tu t'endors comme ça, tu fais disparaître le présent et tu ne donnes aucune certitude au futur. Tu t'es endormi dans un intervalle semi-ouvert, comme un défi à l'arithmétique. Je dirai plutôt semi-fermé. Tu dirais sûrement avec un air narquois que c'est la même chose. Semi-ouvert, semi-fermé. Semi-ouvert, on attend la fermeture, semi-fermé on attend l'ouverture. Le temps s'est arrêté pour toi. Pas pour moi. Comme c'est bizarre.

Je ne t'ai jamais raconté la façon sauvage qu'a l'adversité de s'engouffrer sans prévenir dans mon magasin de porcelaine. Maintenant tu sais. Elle est entrée chez moi la semaine dernière et t'a enlevé. D'habitude, elle ébrèche ou elle réduit en poussière. Mais toi,

tu es en cristal, elle a eu pitié. Elle n'a pas voulu laisser de trace, elle a aspiré discrètement, insidieusement le plus pur de ta matière.

Je ne t'ai pas dit car je n'ai jamais trouvé le moyen de filer la métaphore aussi loin.

Parce que mon magasin est un espace bien clos et que ce qui se produit avant l'entrée ou après la sortie du magasin n'a pas la poésie de la porcelaine. Je n'ai pas pu parler même à toi. Je t'ai dit Maman dans la rue. Papa à l'hôpital, Tonton sur la route, je n'ai pas pu. Ce n'est plus le moment. Je ne crois pas que tu m'entendes. Je ne veux pas te parler pendant des heures comme ils font tous. Tu es endormi profondément. Je ne troublerai pas ce sommeil mystérieux.

Si tu reviens, je te dirai, c'est promis.

CONTRIBUTION N°24

La première fois

Michel Laurent

C'était dans la soirée du samedi treize
Que j'ai trouvé le thème et les règles d'un concours
Dont la date limite me donnait quinze jours
Pour traiter d'un sujet qui me met mal à l'aise.

Car cette demande me paraît quelque peu sadique
De raconter ce que fût la première fois,
Alors que l'on y est forcément maladroit
Car, même bien inspiré, on manque de pratique !

Puisqu'il s'agit d'un concours d'écriture,
La forme compte autant que compterait le fond ;
En vers je l'écrirai, pour le rythme et le ton ;
Et me voilà lancé dans une drôle d'aventure !

Quinze jours, c'est bien peu ; il faudrait en vouloir ;
Mon épouse m'a dit : tu as toutes les nuits,
Des heures de silence, si tu écris sans bruit,
Sans, comme Flaubert, tout passer par ton gueuloir !
En un délai si court, comment peut-on - j'enrage -
Vingt fois sur le métier remettre son ouvrage ?
Sans que je puisse prétendre à en faire autant,
Qu'auraient écrit Ronsard, Hugo, Guitry, Rostand ?

Comme vous et comme tous, je n'ai aucun souvenir
De ce que furent mes tout premiers plaisirs :
Plaisir de se dresser, de marcher, de courir,
De parler et de rire pour la première fois ;
C'est oublié, effacé, va comprendre pourquoi ,
Alors que c'est tout ce qu'on perdra en mourant

Ou peu avant, et que rien n'est plus important !
Du premier accident ne reste qu'une cicatrice,
Et point ne me souviens de mon dernier caprice !

Je m'é gare peut-être car j'ai vu l'œil égrillard
De l'auteur de ce thème, encore jeune vieillard
Qui désirait un texte, pas trop, mais un peu leste ;
Pour parler d'amour je ne serai pas en reste ;
Mais encore faudrait-il qu'il soit bien convaincu
Que l'amour, le vrai, est une histoire de cœur,
Pas une bataille dont on se voudrait vainqueur,
Et dont on se réjouit de sortir en vaincu.
Nous ressentons tous qu'un tourment nous habite
Rien ne nous empêcherait de sortir notre rage
Si, fort heureusement, nous n'avions le courage
De dompter le bel animal qui nous agite.

La première fille dont je fus amoureux,
Marie-Claude, m'a rendu plus que malheureux ;
C'était la fille aînée d'un de nos camarades
J'avais onze ans à peine, et j'en étais malade :
Elle m'a préféré un petit voyou, plus vieux,
Ce pourquoi j'ai pleuré à en perdre les yeux.

La première fille à qui je croyais avoir plu,
Par quelques baisers me laissa croire son élu ;
J'en ai parlé à Luc qui avait la prétention
D'être notre maître à tous, es-séduction ;
Je n'ai appris que plus tard de vingt ans
Qu'ils s'étaient mariés et avaient des enfants ;
D'un sourire goguenard, je ne puis me défendre :
Tel fût pris qui croyait qu'il allait me surprendre !

La première fille qui m'a dit : je suis toute à toi
M'a laissé tout pantois ; ai-je vraiment séduit ?
Comment et pourquoi ? toujours est-il que j'ai fui !
J'ai rechigné, sans doute , à passer sous sa loi ;
Pourtant, elle était grande, svelte, jeune et jolie
Intelligente et fine, élégante et gracieuse ;
Une perle, vous dis-je, ou une pierre précieuse !
L'aurais-je soupçonnée d'un mi-grain de folie ?

En ce temps, je préparais ce fichu concours
Dont dépendrait sûrement le reste de mes jours,
Avais-je vraiment le temps qu'il faut pour l'amour ?

Je n'irai pas plus loin, même pour plaire au lecteur,
Dans la relation des faits dont je fus l'acteur ;
Par orgueil, par modestie, peut-être par pudeur
Lors, que puis-je dire encore pour faire son bonheur ?
Faudrait-il donc décrire avec beaucoup d'emphase
La première fois où on fût débordé d'extase
Devant un spectacle des plus ravissants ?
J'entends tous ceux qui vont évoquer leurs enfants
Ou les petits-enfants ; il ne faut pas qu'on se figure
Que raconter les exploits de sa progéniture
Présente pour le lecteur le moindre intérêt ;
Pas plus que ceux d'un âne, d'un singe ou d'un goret !

Mais ne voilà-t-il pas que me surgit un doute,
Une interrogation : ne ferions-nous fausse route ?
Car, la première fois, ce n'est pas si important,
Alors qu'on ne saurait vraiment en dire autant
Avec la question : si... c'était la dernière fois ?
Quelle image gardera-t-on de nous, de moi ?
Surtout que ce ne soit pas un moment pénible !
Il faut prendre et donner tout le plaisir possible
Je voudrais bien qu'on me regrette, mais pas trop,
Pas beaucoup plus que ce que j'estime que je vaux.

Faire de chaque fois comme si c'était la première,
C'est être vraiment naïf, ou se moquer de tout ;
Faire de chaque fois comme si c'était la dernière,
C'est du parfait respect ; mais attention, surtout
Sans le dire, sans susciter la moindre suspicion,
Qui ferait de l'amour un moment d'illusion.

Çà y est, je l'ai fait : pirouette, pied de nez,
Le clown est reparti, un philosophe est né,
Mais il va vite rentrer dans son humble tonneau
Boire à votre santé et, surtout, pas de l'eau !

Cent-six vers, c'est beaucoup et j'en ai mon saoul !

Vous voilà surpris de ce que vous avez lu ;
J'espère, quand même, que quelque trait vous a plu ?
Mais tout, ou presque, est hors sujet, me direz-vous ?
Pas du tout, j'ai traité le sujet à ma mode ;
C'est plus simple, plus sûr et vraiment plus commode !
Et, en plus, manqueriez-vous de la moindre foi
Si je vous affirmais que c'est la première fois ?

CONTRIBUTION N°25

Une entreprise française se hisse au premier rang en Amérique du Nord

Robert Charial

Quand on sort de l'X en 1951, à quoi consacrer sa vie ?

Avides d'espace, d'initiatives et un brin provocateurs, mon camarade T et moi-même allions de concert donner un coup de pied au destin...

Retour de rencontres exploratoires, par jeu, en quelques minutes T et moi, nous croisant à la « boîte à claque », croisons nos futurs. Il ira à ma place vers la prospection de pétrole et j'entre chez le constructeur de routes de son choix !

Quatre années comme conseiller technique ou patron de chantiers dans l'hexagone, en Corse et en Afrique, puis deux années en Côte d'Ivoire et l'Algérie en 1957 : la guerre civile dilate les crédits routiers, mais atrophie les équipages. Le patron de l'agence d'Algérie, la plus grosse cylindrée en Whisky de la maison, m'invite au bar chic face au bureau, pour me faire partager son drame : c'est la débandade, tous ses ingénieurs veulent quitter l'Algérie.

Sans hésiter et sans condition, je me porte volontaire. Et pendant cinq dures années, je m'acharnerai à motiver des hommes et à redresser nos affaires dans l'algérois, l'oranais puis le constantinois.

Aux accords d'Evian, je quitte ce territoire le 20 juin 1962, trois jours après l'explosion de mon appartement et juste avant l'assassinat de l'un de mes chefs de chantier. On m'attend au Nigéria pour piloter notre affaire, mais piqûres subies, au dernier moment,

mon patron se ravise et me dérouté du chaud vers le froid, de Lagos à Montréal.

C'est ainsi que le 2 Juillet 1962, je pars seul en pionnier, sans connaître quiconque sur le continent Américain, pour tenter d'établir une tête de pont au Québec. Objectif : implanter l'entreprise en Amérique du Nord.

Mission réussie, puisque ma maison est devenue en deux décennies, le premier spécialiste de revêtement de chaussées en béton bitumineux, tant au Canada qu'aux Etats-Unis, avec quelques trois milliards de US dollars de chiffre d'affaire.

Grâce à la croissance généreuse de chaque segment de nos affaires, sous la brillante impulsion du Président, disparu en 1959 à Dakar, grâce également au sursaut des rentrées du plan de Constantine de De Gaulle, ma firme, enhardie par les succès, devient, en 1962, plus ambitieuse. Le nouveau président vient de lire, comme tous les entrepreneurs, le retentissant bouquin de JJSS, Le Défi Américain et il me veut aux Etats Unis, point de chute réputé le plus difficile.

Je l'interroge : pourquoi alors choisir le nouveau monde pour notre toute première expérience, hors du cocon protecteur franco-français, plutôt que les pays européens voisins ? Mais il poursuit sans m'entendre : va d'abord au Canada, dont l'approche semble plus aisée. La tête de pont sera le Québec, a priori plus proche de nous. Je ne m'oppose pas à cette logique et je suggère une équipe de deux ou trois hommes en mission, alimentant les services du siège avec un petit noyau de réflexion à Paris qui constitueraient, le cas échéant, le premier commando d'intervention. Réponse : « personne n'est disponible, débrouille-toi seul » ; pas même un jeune, prometteur, à mes côtés, au moins à temps partiel... qui puisse me renvoyer la balle. De plus interdiction formelle de téléphoner dans un sens ou dans l'autre. A part lui, seul le Directeur Général pourra me joindre. Il m'appela quelques fois au début, toujours hors champ et au milieu de la nuit... méridien oblige. Avant mon départ j'avais reçu de lui une lettre qui se limitait strictement à cadrer mes moyens d'existence : chambre en dessous de 5 can \$, Chevrolet non automatique, pas de frais de représentation, ...

Tout de même, six mois seul, sans vis-à-vis, sans une personne connue, c'est long dans un monde nouveau pour digérer les différences et combler mes lacunes. Au moment de partir, j'ignorais tout des problèmes à surmonter. Déblayer les incertitudes, c'est ma vocation, mais cette épreuve ne me paraissait pas engagée sous les meilleurs auspices et j'imaginai d'emblée les défis de haute intensité à relever seul, nos forces n'y étant absolument pas préparées. Allais-je m'y fourvoyer par tentation de l'aventure, et y entraîner des collaborateurs qui en souffriraient ?

Mon goût du risque l'emporte et bien conscient que j'endosserai pour longtemps cette filiale du nouveau monde si je lui donne le jour, je me vois plonger au charbon, et comme d'habitude, sans conditions !

Parti sans famille, bien entendu, je ne reviendrai à Paris, ce sont les instructions du patron, que lorsque j'aurai créé une compagnie ou pris un intérêt dans une affaire, ou encore renoncé. Sans aucune aide à attendre du « bureau chef », il me confirmait ma responsabilité entière résumée dans sa formule : « *je ne suis pas d'accord, mais fais ce que tu veux...* ».

Après sept mois d'investigations et de confrontations parfois serrées, je signe le contrat d'achat de la compagnie Québécoise que j'ai choisie. Paris est d'accord mais toujours pas de visite.

Confiance totale certes, mais tout de même manque de curiosité ou d'implication ?? Surprenant, d'autant que, de part et d'autre de l'Atlantique, les liaisons téléphoniques restent tabou et les échanges documentaires parcellaires, avec des codes génétiques de gestion incompatibles.

Je recevrai une première visite de France, la sienne, en famille, neuf mois après ma signature, le 15 Janvier 1963, du contrat d'achat. Quand je présentai enfin à mes relations politiques mon mystérieux Président, tellement vanté, je m'émerveillais et tirais les leçons de son aisance berrichonne et complice à exalter la somptuosité des feuilles d'automne aux couleurs de l'été indien... tout pourvu qu'il évite le sujet de l'Algérie... Notre tournée se terminera aux chutes du Niagara.

Survolant Saint Pierre et Miquelon, où nous nous établirons par la suite, je continue, passionné mais perplexe, à remonter le temps vers l'embouchure du Saint Laurent. L'avion approche de Québec et je songe à Samuel de Champlin, géographe du roi Henri IV qui débarque à « Kébec » sur la rive gauche du Saint Laurent le 3 Juillet 1608. Nous sommes le 2 Juillet 1962 et nous descendons vers Montréal. Convaincu de porter un projet irréaliste pour ma maison, je jouissais en revanche d'une liberté totale. Il fallait réussir...

Un terroir, une langue savoureuse... taisent les talents...

Gare aux étrangers naïfs : le Coup du Québec !

C'est ainsi que l'on qualifiait, dans cette fière Province, les malheurs financiers des étrangers pleins de morgue qui prétendaient, un peu vite, faire des affaires au pays. Car si la haine de l'Anglais était tenace, même dans l'Eglise ! , s'agissant du Français, l'ironie était plus cinglante... rancœur de l'abandon... Sans doute aussi, n'avions nous pas dépêché là-bas les meilleurs !

Notre ton était réputé arrogant et, de plus, la guerre civile d'Algérie, en pleine actualité, ne militait pas en ma faveur. Ma simple présence, surtout hors de Montréal, détonne et suscite stupeur et méfiance sur un marché maigre et encombré. Peut être même est-elle perçue comme une agression ? Au total, grosse remontée à entreprendre. Ainsi, je suis resté longtemps « *le maudit français* » dans les Cantons de l'Est. La formule est-elle devenue plus amicale que critique ? plusieurs premiers ministres me l'ont affirmé.

En tout cas, j'ai échappé, peut être de justesse, « au coup du Québec » ! Le trébuchet de l'opinion s'est incliné à temps dans le bon sens. Avec le recul d'un demi siècle, peut être ai-je montré un soupçon d'autorité... il fallait redresser la barre..., mais aussi, dès mes premières rencontres, parfois houleuses, une considération affectueuse pour ces compatriotes oubliés.

Je mesure à quel point notre greffe réussie au Québec, aura des conséquences majeures et tout à fait inattendues sur mon Groupe. On le doit à quelques français dévoués et à des hommes loyaux de là bas, qui ont partagé mon pari et notre détermination. Ce sont eux et nos successeurs qui ont affirmé et amplifié le succès.

Mais bien sûr, qu'un échec survînt tôt ou tard, on aurait su à qui l'imputer... Aussi, de mon nid d'aigle parisien et par des tournées fréquentes, ai-je veillé tendrement sur ce rejeton et ses descendants.

TABLE DES MATIERES

PRÉSENTATION	7
CONTRIBUTION N°2	10
CONTRIBUTION N°4	14
CONTRIBUTION N°5	18
CONTRIBUTION N°6	23
CONTRIBUTION N°7	27
CONTRIBUTION N°8	33
CONTRIBUTION N°9	36
CONTRIBUTION N°10	41
CONTRIBUTION N°11	43
CONTRIBUTION N°12	47
CONTRIBUTION N°13	50
CONTRIBUTION N°15	55
CONTRIBUTION N°16	57
CONTRIBUTION N°17	62
CONTRIBUTION N°18	64
CONTRIBUTION N°19	67
CONTRIBUTION N°20	71
CONTRIBUTION N°21	76
CONTRIBUTION N°22	80
CONTRIBUTION N°23	82
CONTRIBUTION N°24	86
CONTRIBUTION N°25	90

Le concours d'écriture XM-Auteurs permet aux membres de l'association se confronter leurs talents littéraires.

Sujet : « **La première fois** ».

Vous trouverez ici les contributions et les résultats de ce concours. Auriez-vous choisi les mêmes lauréats ?

X-Mines Auteurs réunit les auteurs anciens élèves de l'Ecole Polytechnique et des écoles des Mines de Paris, Saint-Etienne et Nancy, ainsi que tous ceux qui souhaiteraient en faire partie et qui seraient cooptés par les membres

Les objectifs de cette association sont :

- Aider ses membres à passer de l'intention au manuscrit, grâce à des ateliers d'écriture,
- Passer du manuscrit à l'œuvre publiable, par les moyens classiques ou par la voie électronique, grâce au comité de lecture en place,
- Diffuser les œuvres et en assurer la promotion
- Inciter les membres à écrire dans un cadre ludique et concurrentiel au travers de concours de nouvelles,
- Rencontrer des professionnels du monde littéraire, (écrivains, éditeurs, distributeurs), par des conférences sur la littérature, l'édition, notamment électronique.

En favorisant les contacts et les échanges entre les anciens élèves de grandes écoles et des universités manifestant un intérêt particulier pour l'écriture et l'édition d'ouvrages littéraires ou documentaires, XM-Auteurs recherche aussi les œuvres écrites par des anciens élèves de ces écoles et de ces universités.

Ces objectifs ne sont pas limitatifs.

